A Monsieur

[illegible] l'Académie française

respectueux hommage

Maurice Levaillant

Le Temple Intérieur

A Monsieur

[illegible]

de l'Académie française,

respectueux hommage

Maurice Levaillant

Le Temple Intérieur

DU MÊME AUTEUR

Le Miroir d'Étain, poèmes, aux Éditions de la *Revue des Poètes* (Librairie Plon). . 1 vol.

MAURICE LEVAILLANT

Le
Temple Intérieur

Prix national de Poésie

PARIS
BERNARD GRASSET
Éditeur
61, Rue des Saints-Pères, 61
—
1910

Il a été tiré de cet ouvrage douze exemplaires sur Hollande
numérotés de 1 à 12.

A LA MÉMOIRE

DE MON PERE

O mon père, qui dors, depuis vingt ans bientôt,
Dans la tombe creusée aux pentes du coteau
Sous les sapins, devant le vallon solitaire
D'où monte, chaque soir, le soupir de la terre,
O toi que j'ai connu si peu, mais dont je sens
Dans mon haleine errer les souffles frémissants,
Père qui ne fus pas heureux pendant ta vie
Et qui m'as confié ton âme inassouvie,
Je songe très souvent, avec un grave émoi,
Que tu dois, quelque part, être content de moi.
Dans les frissons obscurs que le mystère épanche,
Ton rêve indéfini sur mes rêves se penche,
Et, quand je sors de l'ombre avec moins de langueur,
Joyeux de l'espérance avivée en mon cœur,

C'est que, pareille au vent qui précède l'aurore
Et caresse les fleurs sans les courber encore,
Impalpable et furtive, avec sérénité,
La forme de ta main sur ma tête a flotté;
Car, dans notre ignorance et parmi nos mensonges,
Pour nier que nos morts s'inclinent sur nos songes,
Nous, qu'un fuyant reflet des vérités conduit,
Qu'est-ce que nous savons des choses de la nuit?..

LE TEMPLE INTERIEUR

A Henri de Régnier.

Mon âme est ténébreuse ainsi qu'une forêt
Où des sentiers étroits se tordent sous les branches;
Mais au sein du bosquet le plus sombre apparaît
Le temple dont mes mains bâtirent en secret
La rose colonnade et les murailles blanches.

Ses parois sont de marbre et de porphyre dur
Où le soleil vaincu brise sa flèche oblique ;
Il dort enseveli sous le couvert obscur,
Et le dôme mouvant qui lui cache l'azur
Trame sur son repos une ombre symbolique.

Au fronton, son doigt courbe à sa lèvre arrêté,
La Méditation qu'une Victoire acclame
Érige gravement sa taciturnité ;
Sur la porte, comme un emblème, j'ai sculpté
Entre les myrtes, l'arc, la torchère et la flamme.

La pénombre, au dedans, est pleine de lueurs
Hors du foyer mystique, à l'autel, exhalées ;
Sur des socles, autour, j'ai mis l'Amour en pleurs,
L'Angoisse, la Pudeur inquiète, ses sœurs,
Le Doute, le Désir aux formes long voilées,

Et toi, Déesse intime, à qui vole ma foi,
Dont nul ne sait encor le nom ni le visage,
Dont le sourire ami m'abrite comme un toit,
Tour à tour ma pensée et ma volupté, toi
Unique et variée ainsi qu'un paysage.

Tu règnes au milieu du silence ; tes yeux
Ont des clartés que le mystère perpétue ;
C'est toi qui m'enseignas le culte de mes dieux;
Et, chaque soir, baissant mon front religieux,
Je vais ployer mon rêve aux pieds de ta statue.

Loin des parfums, des bruits et des soleils humains
J'écoute, à tes côtés, le chœur des voix profondes;
Oublieux de la vie et de ses lendemains,
Je m'extasie, à voir frissonner, dans mes mains,
L'intégrale beauté des âmes et des mondes.

Enveloppé de paix ainsi que d'un manteau,
Je guéris lentement mes anciennes blessures ;
Les âpres souvenirs desserrent leur étau ;
Ma douleur s'évapore; et je sens aussitôt
D'invisibles baisers fleurir mes meurtrissures.

Lorsque je sors enfin du temple, le jour fuit
Et, derrière les pins, laisse une rouge teinte;
Du seuil mélancolique où nul reflet ne luit,
Je regarde l'espoir décliné vers la nuit
Mourir à l'horizon de ma jeunesse éteinte...

Mais soudain, traversant l'épaisse frondaison
Et découvrant le ciel paré d'étoiles blanches,
Messagers d'un nouvel espoir sans trahison,
Des souffles accourus du fond de l'horizon
Passent, comme un magique appel, entre les branches

L'OMBRE DOLENTE

J'écris ces vers pleins de frissons
De caresses et de murmures,
Pour ceux qu'émeuvent les chansons
Mystérieuses des ramures.

Je les dédie aux délicats
Que la vie atroce exaspère,
Et qui, tristes, ne savent pas
Quels bonheurs leur cœur vague espère ;

Aux doux rêveurs de rêves blancs
Qui, malgré leurs forces accrues,
Regrettent toujours à leurs flancs
Le lin des candeurs disparues ;

Ils seront aimés par tous ceux
Qui dédaignent les violences
Et qui préfèrent, paresseux,
Aux mots vides les longs silences,

Les sourires à la gaîté
Que le mystère répudie
La grâce souple à la beauté,
Le refrain à la mélodie...

LES RETOURS

A ma Mère.

FIERTE

Dans le bourg où je sais qu'au milieu des prairies
Mes ancêtres lointains élevèrent leurs toits,
Distrayant mon oreille à l'écho du patois,
Tout un jour j'ai mené mes lentes rêveries.

Bien que l'on m'ait montré l'if et la métairie,
Les tombes, l'emblavure et le courtil étroit,
Race de mes aïeux, j'ignore tout de toi,
Car ta fleur est éparse et ta tige flétrie.

Mais puisque sur le sol d'où ta sève a jailli
J'ai promené mon cœur sans qu'il ait tressaili
Au contact apaisant des prés héréditaires,

C'est que j'ai conservé votre nom seulement,
Géniteurs inconnus morts au pays normand,
Et qu'un sang libéré palpite en mes artères.

DANS LA PETITE VILLE

Je suis donc revenu, par un soir de septembre,
Dans la petite ville aux pavés inégaux
Dont tous les coins amis, comme ceux d'une chambre,
Sont pour moi frémissants de songes et d'échos.

J'ai retrouvé la place endormie et timide
Où chaque heure frissonne en tombant du beffroi,
Comme une eau qu'on répand dans une coupe vide,
Et qui fait murmurer la fragile paroi;

Le pilori planté de tilleuls en quinconce;
Le clocher sur qui l'âge a lourdement pesé,
Et qui, dans sa dentelle ogivale, s'engonce
Ainsi qu'un vieux baron dans son col empesé.

Errant comme autrefois par les sentiers moroses
Qui bordent le rempart entouré de jardins,
J'ai monté sur l'enclos pour respirer les roses
Dont les mêmes rosiers paraient mes jours lointains.

Et j'ai considéré les maisons où demeurent
D'antiques mascarons renfrognés désormais,
Et qui conserveront, jusqu'à ce qu'elles meurent,
L'air d'attendre quelqu'un qui ne viendra jamais.

Dans leurs salons cirés, elles gardent, sans doute,
Comme autrefois, de doux vieillards pleins de façons,
Muets, et dont l'oreille inquiétée écoute
Le vent sur les trottoirs promener ses frissons.

Et sans doute, autour d'eux, de maigres jeunes filles
Brûlent leurs tristes cœurs en des rêves secrets,
Tandis que, grelottant aux plis noirs des mantilles,
Leurs mères sur une aube hâtent des doigts distraits

D'autres cachent leur vie étroite et solitaire,
N'ayant jamais connu qu'un bonheur incomplet,
En de sombres réduits où leur deuil volontaire
Compte chaque minute aux grains du chapelet.

Tous les jours on les voit, dès que le crépuscule
Verse plus de mystère aux tuiles des toits bruns,
A petits pas monter vers l'église où circule
Entre les lourds piliers l'âme des ans défunts.

Elles n'ont pas changé depuis les beaux dimanches
Où, radieux enfant qu'on menait par la main,
Elles penchaient vers moi leurs lèvres déjà blanches
Et pour me caresser m'arrêtaient en chemin.

Mais dans le promeneur furtif que l'ombre attire
Nulle n'a reconnu l'enfant et son émoi
Quand sur mon front naïf tendu vers leur sourire,
Étincelait l'espoir auquel je n'ai plus foi...

L'ECOLE

Sur le portail, où pèse un marteau qui se rouille,
Une vierge, drapée en ses voiles de bois,
Dans la niche en treillis qu'un chef d'ange verrouille
A son fils endormi sourit comme autrefois.

La même horloge au fond du vestibule veille
Et fractionne un temps que l'on ne sent point fuir
L'ombre des vieux tilleuls dans la cour est pareille
Je reconnais la paume et le ballon de cuir.

Aux briques du préau de soigneuses marelles
Dessinent leur rectangle à la craie arrêté ;
N'étaient-ce pas hier nos fugaces querelles
Pour un caillou sorti par le mauvais côté ?..

Des femmes, par instants, traversent les allées,
Plus pâles sous la coiffe embéguinant leur front ;
Comme un rosier pleurant ses feuilles envolées
Elles courbent leur tête où la clarté se fond.

Leur voile dans le vent laisse un léger murmure ;
On ne voit point bouger leurs genoux assouplis ;
Les grains du chapelet qui pend à leur ceinture
Font un bruit de ruisseau dans leur robe aux longs plis.

Lorsque leur cil mi-clos sur leurs yeux se relève,
Un tel oubli du monde habite leur regard
Qu'on se reprend à croire aux paradis de rêve
Où les simples auront la plus fidèle part.

De frais balbutiements par les vitres ouvertes
Tombent, et tout à coup, fugace et souriant,
Un groupe de bambins sous les ramures vertes
Comme un vol de moineaux s'abat en pépiant...

Hélas ! jeux innocents sous les frissons des branches,
Légers printemps du cœur par le cœur regrettés,
Pourquoi vous être enfuis, mois des naïvetés
Où nous ne savions pas de voluptés plus franches,
Qu'un baiser descendu d'entre deux guimpes blanches ?

PROCESSIONS

Le sol est plein de fleurs et l'azur plein de cloches.
Sous le dais, comme sous un pan des cieux plus proches,
Majestueux et lourd avançait l'ostensoir
Au milieu des prosternements de l'encensoir
Dont la brise hésitante agitait les spirales.
Les chants s'assourdissaient parfois comme des râles
Ou montaient triomphants, parmi l'azur vermeil,
Vers les coteaux voisins pâmés sous le soleil ;
Des lueurs rayonnaient sur l'orfroi des étoles ;
Blancs, et leurs cheveux blonds tressés en auréoles,

De tout petits enfants dans les airs effeuillaient
Des pétales de rose et des boutons d'œillet,
Et, graves, envoyaient, par de subtils manèges,
Les dahlias sur nous éparpiller leurs neiges.
Des espoirs fleurissaient dans nos cœurs ingénus,
Tandis que nous marchions par des chemins connus
Où les tilleuls sur eux avaient des oriflammes;
Le vent, qui les gonflait, gonflait aussi nos âmes;
Nous cherchions, indécis, qui nous pourrions aimer...
Alors, sous le linon et le tulle essaimé,
Ouvrant leurs yeux avec un tremblement d'étoiles,
Et leurs cheveux épars flottant parmi leurs voiles,
Tandis que leurs doigts purs pressaient leur chapelet,
Sans frémir au désir naïf qui les frôlait,
Avec recueillement passaient les jeunes filles.
Nous feignions d'admirer les draps tendus aux grilles,
Et nous les regardions un peu, très peu, si peu
Que, parmi le fugace envol de l'encens bleu,
On croyait qu'absorbés par un délire étrange
Nous avions vu, dans l'air, glisser des ailes d'ange...

SELON VIRGILE

L'heure lente battait de l'aile indolemment
Aux murs gercés et gris que la lumière boude ;
Mais je n'écoutais plus, le front bas sur mon coude,
L'un de nous ânonner Gallus et son tourment.

Sous un ciel de printemps nuageux et fragile
Je contemplais la ligne indécise des bois,
Car je venais de voir, pour la première fois,
Une nymphe surgir sous un vers de Virgile.

LE VIEIL AMI

Je venais le trouver, par les soirs de printemps,
Dans son petit jardin aux sentiers bruns de tan
Où le lierre agitait son ombre dentelée...
Il me contait parfois sa jeunesse envolée
D'une voix assourdie et chevrotante un peu,
Et de sa lourde main caressait mes cheveux.
Sitôt qu'il se taisait: — Des vers ! faisais-je, avide
Un long frémissement ondulait sur ses rides;
Il secouait la tête, et disait: — Non, tout bas,
Au col de sa soutane ajustait son rabat,

Sous des gestes cachait sa pudeur enfantine,
Puis, soudain, s'éloignait de son pas qui trottine,
Pour revenir bientôt, plus austère et plus lent,
Levant, comme un missel, entre ses doigts tremblants,
Un énorme cahier, clos d'un fermoir de cuivre,
Dont la tranche était d'or comme celle d'un livre...
Il promenait trois fois sa paume sur le plat,
L'ouvrait joyeusement, et s'écriait : — « Voilà !
« Écoute sans loucher, gamin, cette satire ;
« Il n'est pas défendu quelquefois de médire ;
« Le poète est l'apôtre et le vengeur des lois. »
Et, tandis que ses vers bruissaient comme un bois,
L'avenir souriait à mon âme bercée
Par la vibration des strophes cadencées.
— Encore ! demandais-je après qu'il s'était tu.
— Encore ! quel gourmand ! Allons, choisis ; veux-tu
« Le morceau qu'on rima contre mons notre maire
« Lorsqu'il inaugura notre école primaire,
« Ou bien la bucolique où se prennent de bec
« Myrtil et Corydon, bouvier et pasteur grecs
« En un style imitant Virgile et Théocrite ?...
— J'aime beaucoup le grec, répondais-je, hypocrite »

Et, ravi, sous mes yeux fermés avec langueur
Je voyais des ruisseaux, des moutons et des fleurs,
Des bergers, en jouant, disputer des houlettes,
Des lys « se marier » avec des violettes
Sur le col onduleux et blanc de Lycoris,
Et les cyprès pleurer le trépas de Daphnis...
Le rythme m'évoquait d'étranges paysages
Où, comme des baisers, passaient sur mon visage
Le souffle de la brise et le chant des oiseaux;
Je descendais, bercé par de subtils réseaux,
Au fond d'un océan de vagues harmonies ;
Les rimes, sous mon front, faisaient des symphonies,
Les noms mélodieux étaient de doux accords,
Et je sentais mon âme errer parmi mon corps...
Puis, quand le dernier vers que sa rime prolonge,
Pareil aux bruits voilés que l'on écoute en songe,
S'était éteint dans l'air obscurci par le soir,
Nous restions tous les deux muets, écoutant choir
Nos rêves alourdis au creux de nos poitrines,
Tandis qu'aux prés lointains frissonnaient les clarines
Et que la nuit tendait, comme un nuage épais,
Sur nos fronts inégaux son immuable paix.

SOIRS

I

Depuis, les soirs d'été n'ont plus cette douceur...
Le ciel était semé de taches de rousseur,
Et, comme aux fronts naïfs où la rougeur s'étale,
Pudique frissonnait sa pourpre occidentale.
Dans l'air souple, blanchi par le vol des ramiers,
Oscillaient des échos discrets et familiers.
Maternelle, voilée, intime, hospitalière,
L'ombre, alors, n'était point la mort de la lumière

Dans sa lueur, berceuse à nos illusions,
On sentait la tiédeur d'invisibles rayons.
Sur les sentiers flottait la langueur transparente
D'une rose buée avec la brise errante.
Les insectes bruyants, dans le jour assoupis,
Faisaient vibrer les champs et frémir les épis,
Tandis qu'obscurcissant l'azur des campanules
Les vers luisants dans l'herbe allumaient leurs lunules.
L'horizon n'était point brutal et défini ;
La ville, sous nos pieds, palpitait comme un nid ;
Nos rêves modelaient un avenir docile,
Et, tout étant lointain, tout paraissait facile...
Hélas ! me rendras-tu, paysage obsesseur,
Les soirs d'été de mon enfance et leur douceur ?

II

Puisque, comme les traits flétris d'un cher visage,
Mes regards ont en vain scruté le paysage,

Au giron du coteau je n'irai plus m'asseoir...
Mais je n'ai qu'à fermer les yeux pour tout revoir :
La candide, la grave et la tendre atmosphère ;
Le chêne rond, gonflé de vent comme une sphère,
Et qui flotte au-dessus de l'oblique vallon ;
La colline penchée, au triple mamelon ;
En bas, le front sommé de son antique église,
La ville, au bord de l'eau, comme une vierge, assise ;
Près du fleuve endigué les espaces bourbeux
Pleins du mugissement désespéré des bœufs ;
Les rochers, où l'amère odeur des tanaisies
Dans l'air salin grisait nos jeunes fantaisies ;
Sur le plateau rasé nos courses et nos bonds ;
Nos rires aux éclats légers ou furibonds ;
Par les taillis et les vergers nos promenades
Mousseuses de refrains et de fanfaronnades.
Puis, à l'heure où le ciel est violet et doux,
Quand un reste de jour tremble aux feuilles des houx,
Nos retours tout à coup pensifs, et nos silences ;
Et, dans le calme soir baignant nos nonchalances,
Sur la route sonore aux fuites des blaireaux,
L'ombre tiède, la brise et l'odeur des sureaux.

REGRETS

Souvent, quand le regret du passé me harcèle,
Ma langueur, replongée aux songes, se rappelle
La maison, blanche et rouge au sein des bosquets verts,
Qui, dix ans, fut pour moi tout le vaste univers.
Évaporant, au soir, une brume opaline,
La rivière coulait au pied de la colline
Et le vent, qui portait, avec des cris d'oiseaux,
Un frais bruissement d'herbes et de roseaux,
De sa molle tiédeur enveloppant ma tête,
Posait un baiser moite à ma lèvre muette...

J'épiais le réveil paresseux des saisons
Et, fixant les brouillards, parfois, aux horizons
Où je savais qu'après d'infranchissables lieues
Ondulaient au soleil les lourdes vagues bleues
Je lançais mes désirs à l'assaut de pays
Dont mes regards, jamais, ne seraient réjouis,
Et, distendant avec délices mes narines,
J'essayais de humer les fragrances marines;
Mais je ne recueillais, sur l'espace penché,
Qu'un arôme banal d'herbe et de foin séché.
Alors, le front morose, et lourd d'inquiétude,
Je regagnais, à pas désenchantés, l'étude
A travers les bancs noirs en cercle échelonnés :
Et, parmi le bruit sec des feuillets retournés,
Des règles qu'on agite et du papier qui crie,
Je m'enfonçais, oisif avec maussaderie,
Appliquant à ma tempe immobile mes doigts,
En de confus désirs où passaient à la fois
Les fantômes brillants de toutes les histoires,
Des acclamations, des femmes et des gloires...
Personne ne savait mon désir clandestin
Et que je demeurais, soucieux et hautain,

Des heures accoudé sur l'angle d'un pupitre
A regarder l'aurore envahissant la vitre
Ou le soir déployant sa pourpre sur le mur.
Tout parlait à mon cœur de l'avenir ; l'azur,
La fuite monotone et grise des nuées,
Les feuilles par le vent d'automne remuées,
La neige vacillante en paresseux flocons,
Le printemps parsemant de roses les buissons,
Les bourgeons écumeux sous le rire des sèves...
Et j'écrivais, en rougissant, mes premiers rêves.

Maintenant que pour moi l'avenir est venu,
Pourquoi suis-je plus seul, et plus triste, et plus nu?...
Je voudrais vous revoir, ô naïves années,
Avec votre sourire et vos douceurs fanées ;
Vers moi, malgré l'oubli, malgré le temps jaloux,
Que ne revenez-vous, que ne revolez-vous ?
Vous me rapporteriez des bonheurs que j'ignore
Et vous m'apprendriez comme on espère encore...

EVEIL

Je rougissais en murmurant son nom tout bas
Elle troublait mon âme et ne le savait pas.
Lorsqu'elle s'en allait, déjà très demoiselle,
A la Grand'Messe, avec ses gants de filoselle
Serrés sur le missel enluminé d'ors roux,
Mon cœur sautait, dans ma poitrine, à petits coups ;
Je la suivais, avec de sournoises démarches,
A l'église, montant derrière elle les marches,
Pour la voir de plus près, son bras frôlant le mien,
Glisser avec un air absent et très chrétien...

Je l'aimais chastement, sans rien connaître d'elle,
Et je prenais la nuit pour complice fidèle
Des serments que tout haut je n'osais exprimer ;
Je l'aimais, sans savoir ce que c'est que d'aimer ;
Elle était la lueur en mon âme diffuse...

Je machinais souvent mainte subtile ruse
Pour goûter le plaisir de passer sans raison
Auprès du coin de rue où dormait sa maison ;
Et je ne jugeais point inutiles mes trames
Si j'avais entendu la rumeur de ses gammes
Ou si, par la fenêtre ouverte au vent d'été,
Dans l'éclair d'un regard furtivement jeté,
Je l'avais aperçue en sa paix familière ;
Elle cousait très sagement près de sa mère...
Je passais, remué d'un triomphant émoi ;
Sa paupière battait sur sa prunelle ; et moi
Jusqu'au soir je voyais, distrait comme un homme ivre,
Ses cils faire de l'ombre aux pages de mon livre.

AUX PREMIERS VERS

Voici donc, ô mes vers, l'heure que vous partiez,
L'heure de dénouer nos lentes amitiés,
Et d'oublier l'amour et les ferveurs secrètes
Que j'eus pour vous dans l'ombre et parmi nos retraites
Allez. Moi, cependant, je garderai de vous
Un long frissonnement mystérieux et doux.
Ainsi, jadis, l'aède et le porteur de lyre
Entendaient, subjugués par leur sacré délire,
Leur hymne, sur l'ivoire aux sept nerfs détendus,
Vibrer longtemps encore après qu'ils s'étaient tus.

APRES LA NEIGE

Après la neige, après l'hiver et sa détresse,
Il suffit du premier soleil qui reparaisse
Pour que je vous évoque, ô matins décevants,
Où l'homme s'ébauchait en nos âmes d'enfants :
Frissonnements montant par la fenêtre ouverte ;
Voix des grands bœufs plus lents parmi l'herbe plus verte;
Remous chantant du fleuve au bord du parapet ;
Une aile et des rayons pour tout ce qui rampait ;
Partout la volupté d'aimer et de revivre ;
Le vent tiède baisant les feuilles qu'il délivre ;

Aux pentes des coteaux les pommiers blancs de fleurs ;
Plus loin, l'horizon vague et ses molles pâleurs ;
Tous les parfums frôlant la haie ou la charmille ;
Aux prés, chaque ruisseau qui babille et qui brille ;
L'espace, immense moins encore que l'espoir ;
Le passé qu'on maudit, l'avenir qu'on croit voir ;
Les sursauts du désir au cœur gonflé de forces ;
Le sang plus lourd au front que la sève aux écorces ;
Et, dans l'orgueil naïf d'avoir ses dix-huit ans,
La longue rêverie en face du printemps.

RECURRENCES

A Fernand Gregh.

Souvent, j'ai remonté, plein d'une obscure envie
Pour les formes sans nombre où transparut la vie,
Le cours des âges révolus ;
J'aurais voulu revivre en chacune des races
Dont les pieds ont laissé de gigantesques traces
Que les nôtres n'égalent plus.

J'eusse été, tour à tour, l'homme de la caverne
Qui, dans l'oblique sein du mont farouche, hiverne
En sculptant des cerfs sur le roc,
Et, dès que mai fleurit, inflige avec sa hache
Des fuites au lion qui devant lui se cache
Et des défaites à l'auroch ;

Le barbare velu qui rôde en caravanes
A travers les forêts, les steppes, les savanes,
Les fleuves gelés ou grossis,
Poursuit au fond des airs les aigles de ses flèches,
S'assied, le soir, auprès d'un feu de branches sèches
Et dort en fronçant les sourcils.

J'aurais vécu longtemps dans les sables numides;
J'aurais vu s'élever les creuses pyramides
Auprès du sphinx fascinateur,
Monter jusqu'au zénith l'amas des dynasties,
Et, lentement, la griffe informe des orties
Ronger l'obélisque menteur

A Babylone, près des mages taciturnes
J'aurais suivi, parmi les mystères nocturnes,
Le décours des astres penchants ;
Dans les vastes palais où bâillait un roi pâle
J'aurais fait résonner mon front nu sur la dalle,
Et choqué mes pieds trébuchants.

Puis, j'aurais abordé sur le rivage hellène
Où des vents toujours frais épanchent leur haleine,
Où le ciel sourit sur Paros,
Où la tempe des dieux baigne dans la lumière,
Où le langage humain, doux comme une prière,
Est pur comme le chant des flots.

J'eusse, à Rome, adoré les cires des ancêtres
Dont la main rude au monde avait donné des maîtres
Et gravé sur l'airain des lois ;
Joyeux j'aurais ouï la rumeur de tonnerres
Que faisait le talon des vieux légionnaires
En pesant sur le sol gaulois.

Dans l'assoupissement du moyen âge morne,
Baron, j'aurais sommé d'une torse licorne
Le chef altier de mon blason,
Senti geindre sous moi la vile populace,
Et mon cœur flamboyer ainsi qu'une rosace
Quand le prêtre lit l'oraison.

Versailles m'aurait vu morguer dans les carrosses,
Avec la gravité des pompeux sacerdoces
Au roi présenter le bougeoir,
Brocarder en secret La Vallière et Fontanges,
Et baiser devant tous, prodigue de louanges,
La dentelle de leur mouchoir;

Ou bien je serais né dans la judicature :
Le séculaire orgueil de la magistrature
Eût nimbé ma tête à mortier ;
J'aurais favorisé la foi du janséniste,
Et sur la même chiourme enchaîné libelliste,
Juif, camisard et maltôtier.

Chacun eût envié, sous la régence folle,
Mes airs impertinents, ma souplesse frivole,
Mes élégances de trumeau ;
J'aurais croqué les cœurs comme des sucreries,
Ardent à faire blanc, devant les railleries,
De mon épée au fin pommeau.

J'aurais... Mais, souvenirs, fronts disparus, ô gloires
En vain vous vous pressez au fond de nos mémoires,
En vain vous déployez vos ors,
Puisque tous ces héros ne sont qu'un peu de cendre
Puisqu'on entend les pas de leurs rêves descendre
Le brumeux escalier des morts !...

Qu'est-ce qui restera de toutes nos ivresses,
De nos cynismes vains, de nos fiertés épaisses,
De nos amours, de nos sanglots,
Lorsque les nations, enfin évanouies,
Sous les ondes du temps croupiront enfouies
Comme un navire sous les flots?

Lorsque, nos corps disjoints étant repris par l'herbe,
Le dernier être aura, méprisant et superbe,
Lancé son dernier souffle aux cieux,
Et que, continuant sa course coutumière,
L'équitable soleil versera sa lumière
Aux continents silencieux ?

LES VAINES ERRANCES

La fureur de l'été crépite sur les murs.
Le sable a des reflets électriques et durs
Où des rayons brisés brûlent comme des gemmes ;
L'ombre, dans les massifs, renonce aux stratagèmes
Et, docile, évapore un lumineux encens ;
L'air est plein de menus astres éblouissants
Dont les vibrations chaudes et parfumées
Ont des frémissements de lèvres enflammées...
J'ai délaissé le chaste abri de la maison
Et j'écoute, parmi la fauve pâmoison,

Oubliant le refrain des mystiques fontaines,
La guêpe du désir aux ailes incertaines
Qui, rauque de soleil et sauvage soudain,
Bourdonne dans mon cœur comme dans un jardin.

LACHETE

L'air est bleu, ce matin, au-dessus des collines ;
Les branches des pommiers, sous des brises câlines,
Éparpillent la neige errante de leurs fleurs ;
Des bruits d'herbe qu'on fauche et d'oiseaux querelleurs
Montent jusqu'à la chambre tiède où ta maîtresse,
Sans frémir au rayon plus chaud qui la caresse,
Et la peau moite encor des ombres de la nuit,
Sommeille, en souriant à son plaisir enfui...
Lève-toi doucement ; entr'ouvre la fenêtre
A la limpidité du jour qui vient de naître,

Et, pour mieux éblouir ton rêve encore obscur,
Fais claquer des deux mains les volets sur le mur :
Sens-tu les frais parfums qui montent des rosées
Et des fleurs où déjà les guêpes sont posées?...
Entends-tu dans les clos et sous chaque maison,
Bourdonner, et grandir, et remplir l'horizon,
La rumeur que la vie harmonieuse exhale?...
Des refrains de chansons t'arrivent en rafale;
Les pieds lourds des chevaux ébranlent les chemins;
Devant l'école, aux cris effarés des gamins
Répond le gloussement des poules et des canes;
Sur les trottoirs, les chiens entre eux ont des chicanes;
Et le petit marché mêle, âpre et turbulent,
Les appels du vendeur aux plaintes du chaland...
Penche ta tête encor vers l'espace, et regarde :
Le soleil a laissé dans le ciel, par mégarde,
Un nuage flotter, dont l'ombre, aux bords tranchants,
Fait courir un frisson sinueux sur les champs;
Tout autour, la lumière indécise est diffuse;
Aux crêtes des coteaux, un jet de clarté fuse;
Les yeux éclaboussés par son rayonnement
Écoute jusqu'à toi venir languissamment,

De la forêt confuse et du val solitaire,
La respiration joyeuse de la terre.
N'est-ce pas qu'il est bon de humer, ce matin,
La caresse du vent qui caressa le thym,
Et de fleurir son âme ainsi qu'une prairie?
Tu nourris trop longtemps ta vide songerie;
Va saisir la beauté des horizons troublants;
Va...
Mais un long soupir émeut les rideaux blancs;
Et tu cours, insensible à l'appel de la vie,
Entre deux bras lier ton ardeur asservie.

DEDAIN

C'est ta vie, en toi, que je hais :
Je te voudrais peinture ou marbre ;
Que n'as-tu, svelte comme l'arbre,
Ses gestes rares et discrets ?

Je te méprise et je recherche
La nature et l'art loin de toi ;
Mais tous les deux me laissent froid :
C'est ta vie en eux que je cherche.

LA ROMANCE A MADAME.

Bel oiseau bleu, chantez la
romance à Madame...

BEAUMARCHAIS.

I

Il faut aimer, bien que l'on mente
Lorsqu'on parle d'éternité ;
L'amour est une onde courante
Où luit l'instable volupté.
Il faut aimer, bien que l'on mente.

Il faut aimer, parce qu'on rêve
A d'impossibles paradis:
L'amour, mignonne, est une trêve
Aux durs efforts, du cœur maudits.
Il faut aimer parce qu'on rêve.

Il faut aimer, parce qu'on souffre
Du mal que les hommes vous font;
L'amour, ma mignonne, est un gouffre;
L'oubli muet sommeille au fond;
Il faut aimer parce qu'on souffre.

Il faut aimer, parce qu'on pleure
De voir s'enfuir les jours ailés;
L'amour, ma mignonne, est un leurre;
Pourtant le souvenir demeure,
Quand les baisers sont envolés.

Il faut aimer parce qu'on meurt.

II

Tes yeux sont une mer où mon rêve appareille
Vers la rive inconnue où les jours sont plus doux,
La volupté plus pure, et la femme pareille
Aux anges qui, la nuit, s'attardent près de nous
Pour chuchoter des mots légers à notre oreille.

Quand tu dresses vers moi leurs cils pleins de frissons
Tes yeux ont la langueur des flots sous les étoiles;
Ils bercent notre amour muet, loin des soupçons,
Comme un vaisseau dont aucun vent n'enfle les voiles
Et sur qui, dans l'extase heureuse, nous glissons.

Quelquefois à demi ta paupière les cache.
Alors, tandis qu'avec paresse tu souris,
Tes chers yeux sont le port où mon rêve à l'attache,
Ancré le long des quais somnolents et fleuris,
Loin des souffles mauvais fait mollement relâche.

POINTE SÈCHE

Ces deux vers sont pour la douceur de son visage,
Pour la grâce de sa démarche, et pour ses yeux ;
Celui-ci pour l'amer parfum de ses cheveux;
Celui-là pour les seins en fleur sous son corsage.

Dans cet autre, je veux enclore la clarté
Que sa lèvre insinue à l'air qu'elle respire;
Et la strophe sera pour fixer son sourire
Fait de pudeur secrète et de simplicité.

Il faut que je dessine encor la ligne souple
De sa taille et de ses deux bras sur ce papier,
Et que je montre enfin le rire de ses pieds
Sur le bord de sa robe où leur rythme s'accouple.

Telle que la voilà, c'est bien elle, je crois ;
Et, lorsque je voudrai l'admirer à mon aise,
Je n'aurai, sans quitter mon travail ou ma chaise,
Qu'à répéter ces vers où moi seul je la vois.

Vive comme un oiseau qui s'abat des deux ailes
Devant vous, et vous fixe avec ses yeux ouverts,
Elle m'apparaîtra quand je dirai ces vers ;
Et c'est le seul portrait que je garderai d'elle.

ANATHEME

Je ne veux pas savoir pourquoi tu m'as aimé,
Si ce fut par faiblesse ou par effronterie ;
Mon cœur, ouvert pour toi, s'est désormais fermé,
Et la fleur de mon rêve est penchante et flétrie.

Je reviendrai ce soir pour la dernière fois ;
Tes draps embaumeront ainsi que d'habitude ;
Je feindrai de pâlir aux râles de ta voix,
Mais j'aurai, malgré moi, des caresses plus rudes.

J'écraserai tes seins brûlants comme des fruits;
Mon ardeur domptera tes molles résistances;
Mon corps se pâmera sur tes lèvres, et puis
J'entrerai lentement dans mon indifférence.

Je dénouerai tes bras comme un collier trop lourd,
Je voilerai tes yeux comme deux perles fausses,
Et je jetterai tout, rires, sanglots, amour,
Dans l'implacable oubli comme dans une fosse.

Tu ne comprendras pas mes gestes apaisés;
Tu croiras aux langueurs que trop de joie apporte;
Mais tu tressailliras quand d'un grave baiser
Je frôlerai ta tempe ainsi qu'une chair morte,

Et quand, sans détourner le front, blême et hautain,
Silencieusement je quitterai ta couche
Comme un homme qui sort d'un vulgaire festin,
Et s'éloigne dans l'ombre en s'essuyant la bouche.

BILLET

Nous fûmes deux enfants qui jouent
Avec leurs cœurs, pour retrouver
Dans les sanglots qui les secouent
Les douleurs dont ils ont rêvé.

J'étais l'ignorant qui redoute
En le souhaitant un mal cher;
Je vous adorai moins sans doute
Que le trouble ardent de ma chair.

Vous fûtes surtout curieuse
De faire en mon cœur la moisson
De tendresse mystérieuse
Dont nulle encor n'avait soupçon.

Et c'est ainsi que nous jurâmes
Des serments quelques mois tenus
Et que s'abattit sur nos âmes
Le vol des espoirs ingénus...

Je pars; vous n'avez rien à dire;
Vous étiez venue un matin;
Notre caprice un soir s'éteint;
Je vous quitte sans vous maudire.

Même, mon souvenir défend
Qu'avec rancune je vous nomme,
Puisque j'ai, dans mon cœur d'enfant,
Grâce à vous souffert comme un homme.....

Nous avons connu tous les maux
Que l'amour obstiné fait naître,
Les baisers, les soupirs, les mots;
Nous sommes-nous aimés?... Peut-être.

LES LANGUEURS

ADORATION

Tandis qu'en moi le doute et l'amour anxieux
Ont tu leur voix morose et refermé leurs yeux,
Las comme deux enfants qui dorment,
J'écoute résonner, Nature, tes accents,
Et j'aime, ta douceur conquérant tous mes sens,
Tous les aspects qui te transforment.

Tes sourdes voluptés agitent mon repos;
Tes sèves dans mon sang fleurissent sous ma peau,
Ton haleine embrase ma joue;
De ton apaisement je me sens accablé;
La beauté rit sur toi comme un vent sur les blés,
Et dans tes mille formes joue,

Dans la magnificence auguste de tes champs,
Dans la sérénité de tes soleils couchants,
Dans la fraîcheur de tes aurores;
Dans tes coteaux dont l'air amollit les contours,
Et que la clarté voile ou baise tour à tour,
Ainsi qu'un front naïf encore.

Je t'aime en tes forêts, en tes lacs, en tes ciels,
En tes mers, en tes monts presque immatériels,
Où le soir met sa teinte vague ;
L'odeur de tes gazons m'emplit d'un tel plaisir,
Que, surgissant soudain, l'angoisse du désir
Me submerge comme une vague.

Je t'aime dans tes nuits, je t'aime dans tes jours :
Le rythme de ta vie entraînera toujours
Ma vie éparse en ta lumière ;
Et, si mon œil était aveugle, il suffirait
Pour que je sois heureux, que je sente en secret
Ta chaleur battre à ma paupière.

Je t'aime, et cependant tu ne me comprends pas;
Entends-tu seulement la rumeur de mes pas
Heurter ton écorce insensible?
Mais je lance vers toi les traits de mon espoir
Comme un archer qui tire au hasard, et sans voir
Si ses dards atteignent la cible.

Je sais qu'une ombre morne habite tes sommets
Et qu'en ton œil désert ne brillera jamais
La pitié qui décèle une âme;
Pourtant, bien que ton sein soit dénué d'émoi,
Rien qu'à te voir le mien tressaille, et, malgré moi,
Je t'adore comme une femme.

SOIR DE SEPTEMBRE

A Jules Delagrange.

Sur la pente du ciel où l'heure s'assoupit
Le jour, comme un glaneur qui traîne ses épis,
Tire à lui la clarté mourante,
Et, dans les champs déserts qu'emplissent des frissons,
Au-dessus des chemins, des toits et des buissons,
Glissent des brumes transparentes.

Comme un amant jaloux, par l'étreinte épuisé,
Sur le sein qu'il rougit du feu de ses baisers
Pose encore un adieu sauvage,
Le soleil, échoué derrière les coteaux,
Laisse un mobile éclat qui pâlira bientôt
Au front suspendu des nuages.

Il adresse à la terre un regard presque humain ;
On dirait qu'il est triste et qu'il sait que demain
Leurs caresses seront plus brèves ;
Ses rayons allongés semblent d'immenses bras,
Qui tremblent de désir et qui ne peuvent pas
Ravir le monde dans leur rêve.

Mais déjà sa lumière est moins qu'un souvenir ;
Le soir à l'horizon fait pâlir et brunir
Sa pourpre éparse qui s'efface ;
Et du sol ténébreux ainsi que d'un marais
On voit, absorbant l'air qui sous eux disparaît,
Des brouillards monter dans l'espace.

Soudain, aux quatre coins du pays qui s'endort
Éclatent, prolongés par d'étranges accords,
Des appels de cornes lointaines,
Et les mugissements des bœufs appesantis
Répondent, s'éloignant peu à peu des pâtis,
Aux moutons bêlant dans les plaines.

Dans l'ombre vibre encore un cri lointain d'essieu,
Puis tous les bruits décrus se perdent dans les cieux
D'où ruisselle la somnolence ;
Mais des sons indistincts agitent les échos
Et, comme un rai qui filtre entre des cils mal clos,
Troublent les songes du silence.

La nature frémit et se plaint en secret ;
Elle a l'angoisse vague et les vagues regrets
D'une femme que l'âge accable,
Et qui, belle le jour, sent vaciller le soir
La flamme de sa tempe où commence de choir
L'essaim des rides implacables.

Les bergers, attardés parmi les chaumes blonds,
Se hâtent, sur la route où sonnent leurs talons
Vers la paix des maisons fumantes ;
Au fond de la campagne il ne reste que nous,
Sentant plus lourdement tomber sur nos genoux
Le poids de l'heure déprimante.

Et, pareils aux soupçons qui volent dans la nuit
Autour des cœurs blessés que le sommeil a fui
Et que l'aile du doute glace,
Au-dessus des sapins plus noirs sur le couchant
De leurs becs allongés l'un l'autre se cherchant
Les corbeaux obscurs qui croassent.

OCTOBRE

A Madame Pierre de Nolhac.

L'air est doux comme un souffle indécis qui palpite
Sans vouloir s'éloigner des lèvres dont il sort;
On croirait, dans le ciel où l'heure vague hésite,
Voir poindre le regard insidieux du sort.

Comme un fruit, sur la branche où mollit son attache,
Une dernière fois pèse amoureusement,
Le soleil, dans l'espace où la brume le cache,
Dilate sa chaleur et son rayonnement.

Sa lumière, attardée aux objets qu'elle touche,
A la langueur austère et le charme secret
D'un baiser décevant que prolonge la bouche,
Tandis que dans le cœur germe un premier regret.

Toutes les odeurs sont languides et dolentes,
Tous les bruits sont mêlés, tous les échos confus,
Et les âmes voudraient, par des caresses lentes,
Retenir un bonheur qui ne reviendra plus.

Venez : nous marcherons sous la frondaison rousse
Parmi le demi-jour plus âcre à respirer ;
Et nous savourerons la saison grave et douce
Où l'on jouit encore en cessant d'espérer.

OMBRES GRÊLES

A Mme Jacques Hermant.

La dernière nuit de chaque année, des ombres reviennent hanter les parcs que l'on abandonna.

La Légende.

C'est un jardin à la française
Qui rêve sous un ciel blafard,
La lune alanguit son regard
Sur le pin, l'if, et le mélèze.
Soudain, diaphanes, hagards
En lourdes robes, en brocarts,

En dentelles, en guimpe, en fraise,
La lèvre encor rose de fards,
Des fantômes glissent épars,
Sans que leur pied sur l'herbe pèse,
Et surgissent de toutes parts
Dans le jardin à la française.

*
* *

Les siècles sont tous au complet;
Céladon, Lindor, Cydalise ;
Grandes dames en bavolet,
Courtisans fleuris de cytise;
Les plus vieux cambrent leur mollet ;
Les jeunes sous un mantelet
Cachent leur justaucorps cerise.
Les coquettes en corselet,
Les abbés en petit collet,
Les juges en perruque grise,
Dans le demi-jour violet
Que la lune rêveuse irise,
Flexibles comme un feu follet

Ils sont venus au grand complet :
Amadis, Céladon, Chlorise.

∴

On cause et l'on se reconnaît.
La remémorance est exquise.
— Vous étiez divine, marquise !
— Chevalier, vous n'étiez pas laid...
Fi ! votre baiser me défrise !
— Eh bien ! puisqu'on madrigalise?...
— Au pharaon, au lansquenet
Nous misions mainte folle mise :
Mon cœur fut l'enjeu ; par surprise
Vous gagnâtes ; je le donnai...
— Vous souvient-il point du sonnet
En qui le mien allégorise
Le tourment qui le martyrise?
— Assez de douceurs, ou je brise !..
— Je jure qu'à l'amour il naît... »
Autant en emporte la brise !
On cause et l'on se reconnaît...

*
* *

De doux souvenirs on se grise ;
On chantonne d'anciens couplets ;
Une main s'éploie indécise,
Comme aux figures des ballets.
Bientôt un violon précise
L'air que les pieds se rappelaient
Et que les soupirs modulaient ;
Une flûte le cristallise...
Chacun de grâces rivalise
Comme au temps où l'on raffolait
Des gestes nobles d'un ballet ;
On galantise, on adonise,
Et de rythme grave on se grise...

*
* *

A travers le brouillard, soudain,
Vibre le cri d'un coq sonore ;

La face pâle de l'aurore
Paraît sur le mur du jardin.
Eux sur l'herbe dansent encore ;
Mais leur tempe se décolore,
Leurs gestes se font moins hautains ;
A travers leurs corps incertains
Luit, rose de reflets lointains,
Un rayonnement qui les dore...
Les collerettes, les satins,
Les feux des bijoux argentins
Sur les cheveux blonds ou châtain
Disparaissent dans le matin.
Le sanglot des flûtes s'éteint ;
Le ciel, à l'orient, se teint
D'un reflet mouvant de phosphore.
Les seigneurs, blêmes et déteints,
Oscillent comme des pantins ;
Les marquises, sur les patins
Dont leur soulier haut se décore,
Glissent aux bras des galantins ;
Les huppes que leur tête arbore
Ont de grands frissons libertins,

Tandis que leurs bras indistincts
Tentent des retroussis mutins
De leur jupe qui se dédore...

Adieu, les ballets clandestins,
Les souvenirs des gais festins,
Les niques qu'on fait aux destins,
Le réveil des âges lointains,
Les fantômes et les lutins !...
La lune fuit devant l'aurore :
Le coq scande son cri sonore;
L'herbe reluit : c'est le matin
Par qui les songes se déflorent ;
Avec le brouillard incertain
Les ombres grêles s'évaporent...

EXTASE

Oh ! monter dans le vent qui passe, et, très loin d'elle,
Longuement contempler combien la terre est belle ;
Percevoir de là-haut les odeurs et les sons,
Dont chacun, pour mourir, s'achève en longs frissons;
Voir au-dessous de soi ses confuses pensées
Comme des vagues par la brise caressées;
Sentir les frôlements de l'éther lumineux
Nouer à ses sourcils leurs impalpables nœuds
Filés de quiétude et tissés de silence,
Si doucement. qu'une invincible somnolence

Engourdissant comme un parfum la volonté,
On plane, grisé d'aise et de sérénité,
Au-dessus des douleurs, de l'espace et des âges
Ainsi qu'un grand oiseau bercé par les nuages !...

INVOCATIONS

A Victor Margueritte.

I

Je ne veux pas périr sans avoir épuisé
Les plaisirs dont tu peux, Nature, me griser.
Ce soir, j'irai vers toi comme vers une amante,
A l'heure où, rejetant la chaleur, cette mante,
Tu t'abandonnes nue aux molles nuits d'été
Comme un corps éclairé par sa seule clarté...
Je verrai, quand le jour à leurs sommets décline,
Ta beauté grave éparse aux lignes des collines ;

Par chacun de mes sens percevant tes frissons,
Il n'est point de couleurs, ni d'odeurs, ni de sons
Que je ne veuille en moi faire entrer comme un charme,
Mes cils, clos par tes mains, désapprendront les larmes;
Je sentirai ta sève affluer dans mon sang,
Lourde de quiétude et d'oubli languissant;
J'adorerai si bien la douceur de tes formes,
Que mes désirs seront à tes instincts conformes
Et que je chercherai très souvent d'où naîtront
Les sourdes volontés sollicitant mon front,
Sans pouvoir distinguer mon âme de la tienne.
Je n'aurai plus en moi rien qui ne t'appartienne;
Mon cœur battra selon le rythme universel;
Même mourir, alors, n'aura rien de cruel,
Puisqu'en moi tu seras toute entière, Nature,
Et puisque, pour servir à tes œuvres futures,
Absorbé par ton sein vorace puissamment,
Je m'en irai, laissant remonter sans tourment
Mon âme transitoire à sa source première,
Comme un rayon furtif dissous dans la lumière.

II

De ta sève, après tout, notre chair est gonflée,
Nature, et puisqu'en nous ton âme est insufflée,
Ne te détourne pas des œuvres que tu fis,
Mère, et ne sois pas sourde aux plaintes de tes fils;
Et, si tu ne peux pas lever pour eux tes voiles,
Au moins accorde-leur d'infuser dans leurs moëlles,
Avec l'oubli serein qui rend l'homme plus fort,
La haine de leur cœur et le mépris du sort;
Fais que, considérant désormais tes spectacles
Sans chercher à percer tes secrets tabernacles,
Ils ne connaissent plus l'angoisse du désir,
Et laisse ta langueur, ô Mère, les saisir,
Pour que, participant à ton indifférence,
Dénués de regrets et vides d'espérance,
Ils vivent, comme toi, nourris d'obscurs instincts,
Dans l'éblouissement de leurs jours indistincts.

LES DOUTES

BEAUTÉ, BEAUTÉ DU MONDE...

Beauté, beauté du monde et des hommes, beauté
Plus pure que l'amour et que la volupté,
Plus profonde que la pensée, et plus vivace
Que l'inerte matière où tu graves ta trace,
Beauté, sœur du désir dont tu fixes les pas,
Que sans cesse il appelle, et qui ne réponds pas,
Blanche divinité par ton rêve assourdie;
Souveraine des sons et de la mélodie,
Maîtresse des couleurs, des lignes, des reflets,
Inspiratrice du sourire, qui te plais

A modeler pour nous la forme périssable,
O toi, l'Universelle et l'Indéfinissable,
Toi, puissance du jour et charme de la nuit,
Qui meurs avec l'instant pour renaître avec lui,
Beauté, pâle auréole au front dolent des femmes,
Beauté, voile tremblant qui flotte sur les âmes,
Chaîne ardente dont les anneaux religieux
Rivent l'espoir de l'homme au mystère des cieux,
Beauté de la nature et beauté de la gloire,
N'es-tu donc, après tout, qu'un fantôme illusoire
Puisque, toute ma vie, hélas! c'est bien en vain
Que j'ai voulu, beauté, t'enclore dans mon sein
Et puisque, si j'ai pu te prendre une parcelle,
Je sais qu'au jour suprême où tout désir chancelle,
De toi, de ton aspect décevant et sacré,
Rien ne me restera lorsque je m'en irai?...

JALOUSIE

Les semences que le vent sème
Aux quatre coins de l'horizon
Frôlent, avant leur chute extrême,
Plus d'une fleur sur le gazon ;

Et, dans l'espace dispersées,
Avant qu'un cerveau les comprît,
Les plus magnifiques pensées
Ont ébranlé plus d'un esprit.

Des ancêtres qui possédèrent
Nos instincts vagues avant nous,
Et des travaux qu'ils nous léguèrent
Nous pouvons bien être jaloux ;

Mais nous en voulons davantage
A nos fils, obscurs ravisseurs
Des chefs-d'œuvre de qui notre âge
N'aura pas connu les douceurs...

C'est pourquoi, tandis que la vie
Nous précipite à nos déclins,
Pour nos enfants qu'elle convie
Nous sommes à la haine enclins :

Nous aurons une connivence
Aux œuvres que leur main créera
Et nous envions par avance
Leurs cœurs où le nôtre éclora.

L'EVASION

A M. Boris de Tannenberg.

Le vieil aigle d'Afrique, endormi dans sa cage,
A tressailli soudain et dardé son œil noir,
Car il a cru flairer dans la brise du soir
L'odeur de son désert et de son marécage.

Il s'élance; du bec il taraude et saccage
Le fer contre lequel son lourd essor vient choir :
Il l'étreint, il le perce et le tord, sans rien voir
Que son rocher natal en un confus mirage.

Enfin le barreau craque ; il s'envole... et s'abat
Râlant, près de sa geôle, épuisé du combat,
Aveuglé par le sang de sa tête broyée ;

Vers l'implacable azur il crispe encor son col
Et, d'un suprême effort pour s'élancer du sol,
Il meurt, la serre ouverte et l'aile déployée.

L'ÉTOILE

Crispés sur des leviers ou penchés sur des livres
Les uns, de leurs espoirs se recréant des fois,
Provoquent la durée et fixent par des lois
L'instable vérité dont leurs cerveaux sont ivres,

D'autres, s'étourdissant aux refrains de leurs voix,
Trompent par le plaisir le dur effort de vivre
Et traînent, anxieux du néant qui délivre,
Des jours dont leur dégoût aggrave encor le poids.

D'autres bercent leur vie aux bras d'une tendresse ;
Mais tous, au fond du cœur où veille leur détresse,
Frissonnent, ô Jésus, d'un lamentable effroi ;

Et, sous la nuit plus lourde à leur âme obsédée,
Ils pleurent de chercher, dans le ciel vide et froid,
L'Étoile qui guidait les Mages en Chaldée.

L'AME ÉCHAPPÉE AU CORPS...

L'âme échappée au corps montait dans les ténèbres,
Par des chemins de brume et des sentiers funèbres.

Une vague lueur dans l'espace filtrait.

Tremblante de savoir enfin le grand secret,
Vers l'Être qu'elle avait cherché pendant la vie,
Dans l'éther elle allait, inquiète et ravie,
Comme un oiseau qui sent des ailes lui pousser.

Des spectres douloureux la regardaient passer;
Le mystère autour d'elle amassait un nuage;
Elle allait, sans laisser même un mouvant sillage
Sur l'ombre lisse ainsi que la mer en été
Où les vagues n'ont pas de sinuosité.

Après mille ans, parut une étoile lointaine;
L'âme, bientôt, baigna dans sa clarté sereine :
— Je viens pour t'adorer au fond de ton palais,
S'écria-t-elle, ô toi qu'autrefois j'appelais
De noms insuffisants sur la terre éphémère:
Comme un enfant craintif qui bondit vers sa mere
J'aspire à m'abîmer dans ton cœur éternel.

Elle entendit des voix répondre à son appel :
— Nous ne connaissons pas l'être que tu désignes;
Tout au plus croyons-nous, sur d'équivoques signes,
Qu'il habite plus loin que notre âpre prison.

A travers le brouillard qui tendait l'horizon
Elle continua sa recherche éperdue.

Des lamentations emplissaient l'étendue;
Mais l'espoir décevant ne l'abandonnait pas.

Au bout de deux mille ans, elle vit sous ses pas
La brume étinceler comme les flots à l'aube :

— Être mystérieux dont le front se dérobe
Est-ce ici qu'en ton sein fleurira mon bonheur?
Réponds.

Elle n'ouït qu'une vaste rumeur:

— Le bonheur ne croît point parmi notre planète,
Nous sommes des captifs que le destin maltraite ;
Nous ne connaissons pas le Dieu de la bonté.

L'âme reprit sa course avec sérénité,

L'ombre, autour d'elle, était plus dense et plus profo
Au bout de trois mille ans, devant un autre monde,
Palpitante, elle crie :
— Enfin, je l'ai rejoint ;
C'est ici qu'il habite?
On répondit :
— Plus loin.

Alors, elle resta stupéfaite et hagarde,
Un instant reploya ses ailes par mégarde
Et pleura, mais, bientôt, un autre astre ayant lui
Elle reprit encor sa course dans la nuit
Sans que son désir fou cessât de croître en elle,
Car l'ombre est infinie et l'âme est éternelle.

DANS L'OMBRE

I

« Parce qu'un désir fou surgit dans ton cœur ivre,
Parce qu'un rêve éclot dans ton cerveau hanté,
Tu prétends à l'orgueil monstrueux de revivre,
Seul des êtres vivants que le globe a portés.

Oublieux du destin qui pèse au dos de l'homme,
Tu gages qu'un éden lui sourit dans la nuit,
Et, tandis que les jours t'écrasent sous leur somme,
Tu n'affirmes un Dieu que pour durer en lui.

Mais la raison dément ton mirage superbe;
Ton corps à tous les corps par le sang est pareil;
En toi coule la sève éparse dans les herbes,
Et ton âme est l'effluve agile du soleil.

Accepte donc le sort commun sans épouvante;
Versant, ainsi qu'un philtre apaisé, dans ton sein,
La quiétude innée aux bêtes comme aux plantes,
Sache goûter tes jours sans en prévoir la fin.

Cesse de redouter l'heure libératrice
Où tout s'écroulera dans le gouffre béant,
Car nul œil ne verra, grave et dominatrice,
La Mort s'asseoir parmi l'Universel Néant. »

II

Je ne vous connais pas, Seigneur, mais je vous aime
D'être le Dieu caché que je ne connais pas,
Et d'attendre le soir de l'angoisse suprême
Pour m'ouvrir, au milieu de la clarté, vos bras.

Car, bien que vous soyez inaccessible aux hommes,
Et que votre mystère irrite nos esprits,
Nous souffrons tellement de la vie où nous sommes
Que nous vous affirmons sans vous avoir compris.

Mais vous dormez, Seigneur, dans la nuée obscure,
Si loin de nos douleurs et de nos accidents
Que vous n'entendez point l'écho de nos murmures
Ni les appels jaillis de nos cœurs trop ardents.

Vous planez au-dessus de notre erreur mortelle,
Dans votre indifférence et votre immensité,
Sans jamais pénétrer notre ombre que constelle
Un fragile reflet de votre vérité.

C'est pourquoi, confinés dans cette morne terre,
Les meilleurs n'ont qu'à vivre amers et douloureux,
En se taisant sur vous qui voulûtes vous taire,
Sûrs d'accomplir ainsi vos décrets ténébreux.

Et cependant, aux jours de misère et de fièvre
Mon instinct me ramène à vous, ô Dieu caché :
Malgré moi la prière est montée à mes lèvres ;
Dois-je croire, Seigneur, qu'elle vous a touché ?

PRIÈRE

Je vous offre, Seigneur, mon cœur plein d'innocence;
Je n'ai pas renié le Dieu de mon enfance.

Dans l'ombre, cependant, j'ai couru bien des pas,
Pour vous chercher, Seigneur, où vous n'habitez pas.

Je voulais contempler la vérité première
Dans l'étincellement de sa pure lumière.

Ma pensée, au-delà des mondes temporels,
N'a trouvé que le vide et l'azur éternels.

J'ai compris que les murs de votre âpre demeure
S'érigent par delà le domaine de l'heure.

Les comètes, Seigneur, comme les nations,
Subissent les déclins et les mutations;

Mais vous, vous déployez vos bras inaccessibles
Hors des regards humains et des formes sensibles.

Pourtant, je vous pressens tout près, confusément;
Notre obscurité naît d'un éblouissement :

Ce que nous appelons la nuit est la prunelle
Qu'un œil mystérieux penche d'en haut sur elle.

Jusqu'à ce que votre aube éclaire l'horizon,
Le silence est encor la meilleure oraison.

Sur la pente assignée à mon destin rapide
Je verserai mon âme ainsi qu'une eau limpide,

Et, le jour où la mort me saisira la main,
Tranquillement vers vous je ferai le chemin,

Pour vous offrir, Seigneur, ce cœur, que vous formâtes,
Plein d'amour comme un vase odorant d'aromates.

LES TORPEURS

A Louis Gernet.

I

Je ne sais pas, vraiment, pourquoi je suis morose;
Le soir flotte au ciel adouci,
Et les rumeurs du jour qui désertent les choses
S'écoulent de mon âme aussi.

Le printemps désolé referme les corolles
Qu'il ouvrit d'un doigt ce matin;
Et, sous elle ployant l'herbe humide et plus molle,
L'ombre s'endort dans les jardins.

C'est l'heure où, dans son cœur, on sent, comme une pluie,
Filtrer le silence et la paix;
On est calme, on est plein de langueur, on oublie
Le vain souci qui vous trompait,

J'ai tiré mes volets, j'ai fermé ma fenêtre,
Mes rideaux, et ma porte à clef;
J'ignore quel frisson décevant me pénètre
Et pourquoi mon cœur est troublé.

Mes yeux lassés du jour craignent la nuit qui rampe
Contre mes reins comme un serpent;
Le front sous la lueur fragile de ma lampe,
Je regrette, et je me repens.

Et je songe que l'ombre alourdit ma paupière,
Que les astres brillent trop haut,
Que ma chambre est étroite, et que ses murs de pierre
Sont déjà ceux de mon tombeau.

II

Je voudrais être un autre et sortir de moi-même,
Et vivre d'une vie où je m'ignorerais,
Où tout serait naïf et neuf, où j'aimerais
Sans connaître d'abord pourquoi je hais ou j'aime.

C'est en vain qu'à mon cœur je pose des problèmes ;
Je suis las de prévoir ses vœux les plus secrets
Et de trouver toujours devant moi mon portrait
Figé dans le miroir de ma volonté blême.

Sans doute la nature a d'immuables lois,
Et c'est du même vol nécessaire qu'on voit
Fuir la comète aux cieux et le trait vers la cible;

Pourtant, sur le chemin où m'entraînent mes pas
Seul je souffre, enviant la comète insensible,
Car elle suit sa route et ne la connaît pas.

III

Puisque pleuvent sur toi les coups immérités
Et que ta vie oscille, à chaque effort tenté,
Dans tes mains, comme un jonc que la rafale ploie,
Cesse de t'obstiner davantage à la joie :
Souple comme la feuille aux caprices du vent
Prête ton être épars au destin décevant ;
Et farouche, enfoui dans un morne silence,
Oublieux des chemins où maint autre s'élance,
Comprimant dans ton sein le désir anxieux,
Seul toujours, le regard détourné loin des cieux,

Nourri par les regrets d'un passé plein d'ivresse,
Aux côtés du destin dont le poing lourd te presse
Et dont le froid carcan te déchire le cou,
Vieillis, en n'opposant à chacun de ses coups
Qu'un peu plus de grandeur impassible et muette,
Comme un prince captif qu'un vil geôlier soufflette.

V

J'entends gémir en moi, j'entends pleurer tout bas
Un être douloureux que je ne connais pas.
Un être est là : sa haine implacable me guette ;
Je suis sa patiente et plaintive conquête :
Je lui cède mon front qu'il glace et qu'il étreint,
Mon cerveau qu'il martèle avec son poing d'airain,
L'essaim mélancolique et doux de mes pensées
Qu'il disperse, en riant de leurs ailes blessées...
Mes rêves, mes amours, tout est à lui : hagard
Si d'un miroir j'approche, en tremblant, mon regard,

Je recule; et mes dents se choquent d'épouvante,
Car j'y vois ses yeux pleins d'une ardeur décevante,
Ses yeux fixes, ses yeux féroces et joyeux
Luire, et me fasciner au travers de mes yeux.

V

Le matin, que la chambre obscure déconcerte,
Descend d'un pied léger par la fenêtre ouverte,
Rôde autour du grand lit noyé dans l'ombre encor,-
Et sur le mur s'épanouit en gerbes d'or.
L'air expire un frisson de branches remuées;
Dans les champs,le brouillard monte vers les nuées;
Les chevaux font sonner leur gai caparaçon,
Et chaque être, plus vif, retentir sa chanson.
Mais toi que le dégoût dans ton cœur claquemure,
Toi qui hais la rumeur trompeuse des ramures

Et qui, pour en avoir sondé la vanité,
D'avance ne crois plus à l'effort projeté,
Tourne contre le mur ton front désert et morne;
Méprise le bonheur dont l'appel te flagorne;
Referme ton oreille au rire insidieux;
Scelle ainsi qu'un tombeau ton cœur silencieux;
Puisque tu n'attends rien du jour qui recommence,
Glisse, atome indistinct, dans la matière immense;
Laisse l'oubli fleurir à tes tempes; et clos
A l'orgueil ton regard et ta gorge aux sanglots.

VI

Ferme, ferme ces yeux que le grand jour fatigue,
Le grand jour azuré dont avril est prodigue,
Car tu n'aperçois rien du printemps si troublant
Qu'un éblouissement de rayons turbulents,
Et sous tes pieds, fusant comme l'eau d'une source,
Imperceptible, sourde, et lente dans sa course
L'ombre qui du sol monte infatigablement
Et contre tes talons heurte son flot dormant.
Sa froideur s'insinue et glisse dans tes veines ;
Elle souffle son miasme obscur dans ton haleine ;

Elle monte; et bientôt, lourde de noirs remous,
Son inondation atteindra tes genoux;
Elle noiera ta cuisse et battra ta poitrine;
Elle emplira ton cou, ta bouche, ta narine,
Éteindra ta prunelle et dissoudra tes yeux;
Alors, n'ayant plus rien sous ton front nébuleux
Que le regard béant de deux orbites caves,
Tu sentiras, muette et frémissante épave,
Avec une rumeur de marée au grand flot,
La nuit par ces deux trous envahir ton cerveau.

VII

Oh ! descendre sous terre où vont les enfants sages
Qui n'ont pas même ouvert leur paupière au passage
Sur la beauté du monde, et se sont rendormis ;
Descendre lentement, paisiblement, parmi
L'ombre accueillante et le silence, jusqu'aux rives
Où l'incertain écho des cris humains n'arrive
Que comme la rumeur d'un flot berceur et doux ;
Les yeux clos, les pieds joints, les mains vers les genoux,
S'enfoncer dans la nuit, comme un vaisseau qui sombre,
Gonflé d'une langueur voluptueuse et sombre ;

Ne plus penser, ne plus aimer, ne plus parler ;
Sentir le sang en soi s'arrêter de couler;
Et, sourd même au frisson des germes et des sèves,
Dormir enfin, dormir toujours, sans même un rêve !...

VIII

t vrai : bruyant et vif comme un poulain cabré
foule en bondissant la verte ardeur des prés ;
ıgelle le vent des feux de sa crinière ;
s ses doubles sabots germe de la lumière ;
u sol, le désir, par ses pieds suscité,
ıte et bouillonne avec impétuosité...
s qu'importe à ton cœur le printemps tiède et souple,
t'importe l'azur, l'âcre ivresse des couples,
ève et ses ferments mêlés au sang humain,
'espérance en fleurs errant par les chemins ?

9

En vain tu ris très haut pour que nul ne te plaigne
La plaie atroce est là qui suppure et qui saigne,
Et tu n'as même plus la force de songer
Que la lumière est douce et le soleil léger.

IX

Et toujours ce besoin de crier ton tourment!
Toujours des mots!...Toujours l'art qui berce et qui ment!
Toujours l'obscur désir de gloire !... Sur la place,
Ta douleur veut descendre en se grimant la face,
Et tordre ses bras nus, et crier!... Descendez :
Par combien de badauds serez-vous regardés ?
Mais quand même des yeux se tendraient vers vos bouches,
Quand même haletants, nerveux, fiévreux, farouches,
Des hommes hâteraient sur les vôtres leurs pas,
Quand même à t'applaudir ils lasseraient leurs bras,

Et, balançant ton nom comme un grelot, quand même
Ils empliraient l'écho du son de ton poème,
Crois-tu donc que ces voix, ces fracas, ces clameurs,
Les clochers bourdonnant sur la ville en rumeurs,
Les acclamations indistinctes des foules
Brisant sur ton oreille avec un bruit de houles,
Les peuples, traversés de cris et de frissons,
Ondulant sous tes pieds ainsi que des moissons,
Et que la terre entière à ta suite lancée
Etoufferaient le doute au fond de ta pensée?...

X

Vivre, sentir le goût du désir dans sa bouche,
Tordre des poings mauvais, courber un regard louche,
Lutter pour mieux poursuivre, obstiné, chaque jour,
Et l'amour et la gloire, et la gloire et l'amour,
Pour les joindre ternir son âme aux ailes blanches,
Les atteindre et les voir plier comme des branches,
Et sentir vaciller le sol que l'on foula...
Et, pourtant, nous n'avons au monde que cela.

XI

UNE VOIX

Aimer? Les femmes les plus sages
Sont comme le grain sur le van,
Et leur amour dure souvent
Moins qu'une fleur à leurs corsages.

L'amitié des hommes se vend
Presque à chaque hôte de passage;
L'art a des rides au visage
Et déçoit l'espoir trop fervent.

La nature est vide et morose;
Dieu cache sa paupière close
Et son front vague au sein des airs;

Et palpitant, toujours avide,
Vers d'âpres cieux toujours déserts,
Ton cœur restera toujours vide.

XII

Accepte donc la loi stoïque: ignore et souffre.
Sois doux et résigné comme les animaux,
Sûr qu'un œil inconnu te fixe au fond du gouffre,
Qu'une œuvre s'élabore au moyen de tes maux.

Affranchi de l'envie et de la frayeur vaines,
Souhaitant le bonheur et ne l'espérant pas,
Tu sentiras l'orgueil abonder dans tes veines,
Car tu créeras ta joie à chacun de tes pas.

Plus qu'un autre soumis au destin nécessaire
Tu subiras le sort que tu n'as pas dicté,
Et tu savoureras l'illusion austère
De le forger toi-même avec ta volonté.

Un jour, tu sentiras la mort qui te pénètre:
Son signe ayant brillé sur toi comme un éclair,
L'horreur agrandira ta prunelle, et peut-être
Que, parmi le frisson terrible de ta chair,
Tu connaîtras enfin le secret de ton être.

L'AUBE INQUIÈTE

Pour Elle.

Inquiète, furtive et pudique, sans bruit,
L'aube blonde a baisé les lèvres de la nuit,
Et, balancée aux bras de l'ombre familière,
Dénoue en frissonnant ses cheveux de lumière.
Un pan de sa tunique ondule aux bords du ciel:
Son sourire est limpide et pâle comme un miel.
En bas, sur les gazons et les branches fragiles,
Le vent semble un danseur aux mille pieds agiles
Qui, flexible, bondit, à la brume enlacé ;
Chaque tige est plus droite après qu'il a passé,
Et, pareille à la fleur lourde de pleurs nocturnes,
Chaque âme s'entrebaîlle aux espoirs taciturnes.
Le soleil est encore absent, et le danger;
Le fluide matin laisse dans l'air léger

Couler sa grâce heureuse et sa fraîcheur d'eau vive,
L'agneau pur du désir descend boire à sa rive;
Le chaste oiseau d'amour chante au bois écarté;
Et tu verses, dans ta virginale clarté,
L'illusion à nos prunelles étonnées,
Aube, fronton d'azur au temple des journées.

PREMIER ÉMOI

Longtemps, je fus le chaste amoureux du mystère
Qu'on voit poindre à travers l'horizon mensonger :
Laissant l'heure à mes pieds briser son flot léger,
J'écoutais sourdre en moi mon âme solitaire.

Je sens auprès de vous le doute me ronger.
Je voudrais tour à tour vous parler et me taire ;
Je vous fuis; je m'attriste avec le soir austère,
Et vous vous demandez à quoi je puis songer.

Je songe que le ciel est doux comme un visage,
Que les souples coteaux, au fond du paysage,
Pour étreindre quelqu'un semblent des bras ouverts...

Mais lorsque je vous vois, si petite et si blonde,
Qui me dira quel charme illogique et pervers
Fait que je vous préfère à la beauté du monde?

PREMIÈRE ÉTREINTE

Nous avions, ce jour-là, parlé longtemps ensemble
De l'existence vaine et prompte à désunir ;
Comme un couple d'oiseaux scrute l'espace et tremble,
Unis, nous hésitions au bord de l'avenir.

C'était l'heure assoupie où le soir vient de naître
Où les bruits sont rythmés comme l'écho d'un chant ;
Nous vînmes lentement humer à la fenêtre
Les parfums que la nuit disperse en approchant.

Au milieu de l'azur que sa gloire illumine,
L'ardent soleil roulait sur la pente des cieux ;
Et, lorsqu'il disparut derrière la colline,
Un frisson traversa notre cœur anxieux.

La brise dont les fleurs bercent leur somnolence
Refroidit la sueur emperlant notre cou ;
Comme nous détournions nos regards en silence,
Nos lèvres et nos mains s'unirent tout à coup.

Ce fut un long baiser à la saveur sauvage :
Comme deux altérés dans l'oubli s'absorbant,
Nous goûtâmes si bien l'ivresse du breuvage
Que nous marchions, tous deux, après, en titubant

Maudissant la nature insidieuse et lâche,
Nous regrettions nos jours innocents jusqu'ici ;
Entre nous se tissait une plus forte attache,
Et nous nous en voulions de nous aimer ainsi.

Blottis l'un près de l'autre et buvant nos haleines,
Crispant en vain nos doigts ardents à se saisir,
Hagards, comme un torrent grossissant dans nos veines,
Nous écoutions en nous la plainte du désir.

Dans l'air léger flottait la langueur de septembre;
Nous laissâmes, vaincus, nos bras s'ouvrir tout grand;
Et, tandis que le jour déclinait dans la chambre,
Nous nous sommes donnés l'un à l'autre en pleurant.

DEPUIS QUE...

Depuis que j'ai posé ma lèvre sur ta lèvre,
Depuis qu'à mon regard ont répondu tes yeux ;
Depuis que j'ai senti ta main lourde de fièvre
Trembler comme un oiseau dans mes doigts anxieux ;

Depuis que nos deux cœurs, inquiets de se joindre,
A travers le silence ont mêlé leurs sanglots,
Et que j'ai vu ton âme ainsi qu'une aube poindre
Au ciel mystérieux entre tes cils enclos ;

Depuis que sur ma joue est tombée une larme
Dont la trace de feu ne tiédira jamais;
Depuis que mon aveu fit taire ton alarme ;
Depuis que tu m'as dit tout bas que tu m'aimais,

Je comprends que la vie est auguste et sacrée
Par l'amour et l'émoi qu'elle peut contenir;
Je bénis le destin de t'avoir rencontrée,
Et je n'ose sonder le brumeux avenir ;

Je suis comme un voleur tremblant qu'on ne devine
Quel trésor il étreint sous son manteau profond,
Et je marche au milieu d'une extase divine
Comme si je portais des astres plein mon front.

ÉLÉGIE

Laissez parmi vos traits errer votre sourire
Nonchalamment, comme un rayon las... L'ombre étire
Au-dessus de nos fronts ses bras aériens ;
Le soleil sur les flots tisse de blonds liens
Et dilate, en l'espace où plonge sa spirale,
Sa langueur tiède encore et déjà vespérale ;
Laissez ; ne bougez pas ; nous sommes bien ; parlez ;
Le doute, le regret, la peur sont envolés ;
Parlez ; dites tout bas, sans que je vous réponde,
La douceur d'être deux pour oublier le monde,

La douceur, — et moi, je sourirai, — la douceur
Chaste, — et je vous prendrai, comme un frère à sa sœur,
Vos doigts, — la douceur musicale, et pure, et frêle,
— Et moi, je vibrerai comme une chanterelle,
Ou comme un svelte lis par l'aurore effleuré, —
La douceur infinie, — et je déposerai
Ma tête à votre épaule auprès de votre tête, —
La douceur enivrante et la divine fête,
La fête et la douceur de s'aimer sans remords,
Sans l'émoi du baiser, sans le frisson des corps:
N'est-il pas des désirs et des voluptés d'âmes,
D'impalpables touchers et d'invisibles flammes,
Dites?... Et maintenant, chère, ne parlez plus...
La mer apaise au loin l'écho de son reflux ;
On ne distingue pas l'écume dont s'argente
Chaque vague en roulant le cercle de sa jante ;
Leur sourd bondissement n'atteint pas jusqu'ici...
La passion grondante est lointaine, elle aussi.
Oublions-la; sereins, et cependant timides,
Rêvons; soyons pareils à ces algues humides
Qui balancent au vent leur sommeil, sans savoir
Que le flot revenu les couvrira ce soir,

Ou bien à ces enfants épars sur le rivage,
Insoucieux d'hier et du dernier ravage,
Qui sur le sable frais s'amusent à tracer
Des dessins que la mer va bientôt effacer.

NOTRE AMOUR...

Notre amour sera pur et calme comme un soir,
Un doux soir de septembre ou d'octobre qui garde
En son ciel languissant où décline l'espoir,
Un rayon pour sourire, on dirait, par mégarde.

Nous n'échangerons pas d'anneau ni de serment,
Car le destin jaloux les briserait d'avance ;
Nous aurons toujours l'air de croire qu'il nous ment
Même lorsqu'il viendra nous parler de clémence.

Nous boirons lentement le lait de volupté
Au vase que vers nous la vie agile penche;
Nous ne cueillerons pas avec avidité
Tous les fruits que nos mains palperont sur la branche.

Nous ne jetterons pas de soupirs dans le vent;
Nos gestes seront longs et nos extases brèves,
Et nous nous baiserons sur la tempe souvent
Sans que nos yeux distraits s'éveillent de leurs rêves.

Les mots mêmes seront entre nous superflus,
Et nous ne prendrons pas la peine de nous dire
Que chaque instant qui passe est un bonheur de plus;
Notre orgueil ne luira qu'en un furtif sourire.

Car nous demeurerons graves et soucieux,
Si bien voilés d'angoisse et de mélancolie,
Que, trompant son envie inquiète et ses yeux,
Peut-être obtiendrons-nous que le temps nous oublie.

C'EST QUE, VOIS-TU...

C'est que, vois-tu, mon âme est défiante et lasse ;
Il faudra, pour cela, lui pardonner beaucoup ;
Afin de dissiper le doute qui me glace,
Enroule la tiédeur de tes bras à mon cou,

Verse à mon front la paix de ta lèvre indulgente;
Ne crains pas de noyer mes regards dans les tiens,
Et laisse, inattentive et pourtant diligente,
Des silences glisser parmi nos entretiens.

Trop souvent, comprimant ma tendresse qui saigne,
J'ai pleuré sous la solitude de mon toit;
Il faudra, n'est-ce pas, que ta pitié m'enseigne
A croire au vrai bonheur que je retrouve en toi?

Ta voix assoupira les souvenirs perfides
Des jours d'illusion où mon cœur s'est perdu;
Je voudrais voir déjà, devant tes pieds candides,
Mon orgueil sur le sol comme une eau répandu.

Mais ne t'étonne pas que mon œil, où l'image
De ton sourire flotte en un rêve léger,
S'assombrisse parfois et ressemble au nuage
Qu'en plein azur l'on voit brusquement émerger.

L'amour que je t'apporte est inquiet encore
Comme un enfant troublé des songes de sa nuit
Qui salue, au réveil, la rassurante aurore
Et redoute pourtant les spectres qui l'ont fui.

Sois douce et maternelle à sa frayeur débile ;
Le geste de ta main suffit à la calmer ;
Souffre, en la dirigeant, ma caresse inhabile :
Sans doute, avec le temps, je saurai mieux t'aimer.

PRINTEMPS

Viens voir le gai printemps dont s'éveillent les ris :
La campagne est encor perleuse de rosée;
Comme un oiseau craintive, et sur un pied posée,
Tu lèveras ta jupe avec de petits cris.

Je veux que nous allions jusqu'où la plaine ondule,
A travers les sentiers pleins de merles moqueurs :
La sève universelle en nos veines circule;
Les flèches du soleil ont traversé nos cœurs.

Les talus trop étroits rapprocheront nos têtes ;
Tes cheveux happeront les fleurs des églantiers ;
Les coteaux, comme un sein, palpitent tout entiers ;
Nous monterons, dans la lumière, jusqu'aux faîtes.

Lorsque nous serons las, les bois nous recevront ;
Nous prendrons pour tapis les mousses odorantes,
Et je contemplerai les ombres transparentes
Que fait le tremblement des branches sur ton front.

Les grillons, dans les champs heurteront leurs crécelles ;
Les échos en seront, près de nous, plus troublants ;
Et le souple ruisseau, comme autant d'étincelles,
Roulera dans son lit de petits cailloux blancs.

CHANT DE MAI

J'ai prié le printemps de refermer ses roses,
Et de dire au soleil qu'il garde ses rayons;
Nous n'avons pas besoin de leurs apothéoses
Puisque nous nous aimons et que nous sourions;
J'ai prié le printemps de refermer ses roses.

A quoi bon, cette année, errer par les chemins?
Ne perdons pas de temps pour les fleurs des venelles;
Cueillons notre bonheur plutôt que les jasmins;
Nous n'avons pas fini d'explorer nos prunelles :
A quoi bon, cette année, errer par les chemins?

Plus que le renouveau, notre joie est vivace :
Nous suivrons les sentiers furtifs de nos émois,
Et nous égarerons notre tendresse lasse
Au fond de notre extase ainsi qu'au fond d'un bois :
Plus que le renouveau, notre joie est vivace.

Nous sommes les seigneurs de nos félicités :
Chaque jour nous faisons en nous des découvertes.
Qu'importent les printemps? Qu'importent les étés,
Les cieux plus éblouis ou les herbes plus vertes?
Nous sommes les seigneurs de nos félicités.

Nos yeux, en le mirant, créent la splendeur du monde ;
L'orbe de nos regards circonscrit l'horizon ;
L'espace n'est immense et l'aurore n'est blonde
Qu'autant que nous prêtons notre âme à la saison ;
Nos yeux, en le mirant, créent la splendeur du monde.

La nature servile est devant nos genoux :
Les vents, les flots, les prés nous font leur symphonie ;
Nous vivons plus en eux qu'ils ne vivent en nous :
L'univers sent par nous sa beauté rajeunie ;
La nature servile est devant nos genoux.

Nous planons au-dessus des choses qui finissent :
L'éternel avenir germe au fond de nos seins ;
Loin des illusions que les jours vains ternissent
Nous avons élevé l'orgueil de nos desseins :
Nous planons au-dessus des choses qui finissent.

C'est en nous, désormais, qu'habite le printemps :
Nos cœurs sont des soleils plus radieux que l'autre ;
Nous défions l'oubli, la douleur et le temps ;
Et, puisque nul amour n'est plus fort que le nôtre,
C'est nous, ô mon amour, qui faisons le printemps.

SUR L'EAU

Appuyé des deux bras aux rames amenées,
Je contemplai longtemps les rives qui fuyaient :
Languissamment, sur tes genoux, s'exfoliaient
Les fleurs que nous avions sans pitié moissonnées.

Le silence infusait dans nos cœurs inquiets
L'oubli des jours pesants et de la destinée ;
Laissant pendre sur l'eau ta main abandonnée
Les yeux demi-fermés, grave, tu souriais.

Tu souriais au ciel candide, à l'heure exquise,
A l'horizon fécond en rêves, à la brise
Dont le souffle moirait de rose tes pâleurs;

Et tandis que, sans bruit, glissait la barque errante,
L'immobile reflet de l'onde transparente
Rejoignait ton sourire au sourire des fleurs.

ÉTÉ

Aux bras de la chaleur la lumière est pâmée;
Les murs, autour de nous, ont des soupirs confus;
L'air nous brûle à travers la fenêtre fermée,
Et nos lèvres en feu ne se désirent plus.

La rose, dans la coupe où l'onde tiédit, penche;
Dehors, d'âpres lueurs écrasent les moissons;
On entend, sur la route où l'ombre même est blanche,
Le silence inquiet dilater ses frissons.

Sur la rivière lente où l'eau lourde se fige,
Sur les champs, sur les fleurs, sur le coteau fumant,
Sur chaque toit courbé, chaque herbe et chaque tige,
Le soleil verse à flots l'appesantissement.

Tout cède : seule, au fond de l'horizon plus ample,
Arquant au bord des prés ses feuillages puissants,
La forêt reste droite, et, vaste comme un temple,
Évapore sa sève ainsi qu'un vague encens.

Dans la chambre mi-close où des rayons descendent,
Nous resterons tous deux prostrés sur les coussins,
Muets, et contemplant nos rêves qui suspendent
Aux parois de nos cœurs leurs mobiles essaims.

Nous laisserons nos os s'emplir de lassitude;
Des fantômes épars rôderont sous nos yeux;
Et nous serons pareils, dans notre quiétude,
A la forêt sacrée où sommeillent les dieux.

DES ROSES...

Des roses!... Le village est plein de roses... Vois!
Il en jaillit au flanc des murs, au bord des toits;
Leur haleine s'étant au vent d'été mêlée,
C'est comme un lac d'odeurs qui comble la vallée.
Descendons lentement dans ses ondes; laissons
Les parfums à nos fronts enrouler leurs frissons...
Nous cueillerons les roses rouges, et les blanches.
Celles dont le calice a des rondeurs de hanches,
Celles dont la corolle a des langueurs de sein;
Les impudiques, où se pose chaque essaim;

Les timides au front rubescent, les nacrées
Qu'un filet de sang vif teinte aux bords, les pourprées
Qui naquirent un soir d'un baiser d'Adonis
Et dont la tige est svelte et fière comme un lys;
Les roses-thé, les roses feu, les roses-mousse
Dont la pulpe est légère et dont l'haleine est douce;
Les gloires qui s'éploient ainsi qu'un éventail;
Les pompadours, que Dieu, dans le plus fin détail,
Cisela pour les doigts précieux des duchesses;
Les France à qui l'aurore a prêté des richesses;
Les roses du Bengale et celles du Japon;
Les églantines, les trémières, les pompon;
Toutes, nous cueillerons toutes les roses, toutes,
Jusqu'à ce que, le soir déjà frôlant les routes,
Nous voyions, aux jardins diaphanes du ciel,
A l'heure de féerie et de calme irréel
Où les nuages ont des formes végétales,
La rose du soleil effeuiller ses pétales...

Puis, grisés de rayons, de frissons, de senteurs,
Las, nous regagnerons, à mi-flanc des hauteurs,

La petite maison, de glycine rougie,
Qui sur le lac de fleurs est comme une vigie.
Dans la chambre où, parmi le silence enchanté,
La lampe épanouit sa rose de clarté,
Où flottent mille odeurs sous nos souffles écloses,
Je cueillerai sans bruit de plus troublantes roses,
Et tu défailliras, lorsque je cueillerai
La rose de ton sein odorant et moiré,
La rose de ton front, la rose de ta joue,
La rose de ta lèvre où ma lèvre se noue,
Et, rose encor des voluptés où tu sombras,
Ta chair qui se nuance et fleurit dans mes bras.

SOIR

Veux-tu que nous montions tous deux sur la colline
A l'heure où les sentiers sont indistincts et gris?
Le jour s'attarde encor sur les champs assombris;
Nous suivrons de là-haut sa lueur qui décline.

Couchés sur l'herbe en fleurs qui frissonne et s'incline,
Laissant sur l'horizon errer nos yeux épris,
Nous entendrons l'écho des rumeurs et des cris
Percer l'ombre où la ville vague se devine.

Les astres brilleront d'un feu toujours égal;
Lucifer, émergeant au ciel occidental,
Versera dans nos cœurs sa paix languide et claire;

Mon souffle effleurera ton haleine un moment;
Sous le sourire ami du ciel crépusculaire
Nous mêlerons nos doigts religieusement.

NOCTURNE

Juillet... Le jardin lourd sur qui traîne la nuit..
L'ombre dense... Une rose à nos côtés reluit.
De longs parfums, éclos de tiges invisibles,
De longs parfums pesants, consistants et flexibles
Semblent évaporer l'âme obscure du sol...
A l'orient, soudain, la lune a pris son vol;
Elle monte, égouttant sur l'opaque feuillée
Un vert frissonnement de lumière mouillée;
Elle plane... Bientôt le jardin se rendort
Aux magiques reflets de sa prunelle d'or ;

Les effluves profonds se dissolvent aux brises ;
Les brises, à leur tour, s'arrêtent, indécises;
Plus un parfum, plus une haleine, plus un bruit...
Plus rien... rien que nous deux, le mystère, la nuit
La lune dans le ciel de nacre et d'émeraude,
Le silence, et l'amour impalpable qui rôde.

VŒUX

Je rêve de baisers sans lèvres,
D'amours sans désirs ni regrets,
D'étreintes chastes et sans fièvres
Où l'âme à l'âme s'unirait.

Je rêve de caresses frêles
Entre les feux purs des regards :
Je rêve surtout d'ailes, d'ailes
Toujours prêtes pour des départs.

Mais ni mes rêves, ni les vôtres,
Ne changent rien à notre cœur,
Et nous gardons cette rancœur
De nous aimer comme les autres.

II

Je voudrais que tu fusses triste,
Quelquefois,
Et qu'un long silence persiste
Sous ta voix;

Que, d'un doigt discret, tu caresses
Sans frôler,
Et que mes rêves, tu les laisses
S'envoler;

Que tu m'aimes comme je t'aime,
Simplement,
Et que nous ne fassions pas même
De serment.

CALME

Laisse vers tes genoux se renverser ma tête
Et flotter à mon front la fraîcheur de ta main:
Oublions les soucis qui reviendront demain,
Et que le temps, pour nous pitoyable, s'arrête.

A se dissoudre en toi mes fatigues sont prêtes :
Sais-je s'il est encor quelque part des humains ?
Nous avons trop longtemps couru sur les chemins ;
Reposons-nous un peu des vents et des tempêtes.

Je n'aperçois, ainsi, que l'éther lumineux
Et que la profondeur du ciel vertigineux
Où glisse obliquement une hirondelle en fuite ;

Et je ne vois, de toi, qu'un sourire subtil,
Un de tes fins cheveux que ton haleine agite,
Et que le battement pudique de ton cil.

FRISSON

Pourquoi veux-tu que je te parle à voix plus basse
Lorsqu'un nuage glisse en tes yeux obscurcis,
Et que ta main, à la façon d'une aile lasse,
Frôle ma tempe lourde où dorment les soucis?

Que crains-tu donc? Nous sommes seuls au sein de l'omb
Nul œil ne nous épie à travers le volet;
Pourquoi, soudain, dresser un front hagard et sombre,
Comme si quelque spectre indistinct t'appelait?

Mais je comprends ton vague émoi : tu crains sans doute
De réveiller l'écho des jours malencontreux ?
Ils nous guettaient. Ainsi que toi, je les redoute ;
Autour de notre couche, ils se font signe entre eux.

J'ai peur de tout. J'ai peur de toi. J'ai peur des hommes,
Et même des bonheurs nouveaux qui surviendront...
Oh ! sans bouger, rester toujours comme nous sommes,
Ma tête à ta poitrine et ta lèvre à mon front !

AUTOMNE

L'air semble un très léger cristal qui tremblerait ;
Ton âme convulsée en tes yeux m'apparaît.

Te souvient-il des soirs d'été que nous vécûmes,
Où l'horizon s'élargissait parmi les brumes ?

Ce soir les coteaux sont un mur proche et ferme,
Et le soleil blêmit comme un cœur alarmé.

A sa lueur, ainsi que ces vastes prés mornes,
Nous distinguons en nous notre amour, et ses bornes.

Nos pas ont réveillé les songes du jardin,
Où les grands dahlias meurent avec dédain

Sans qu'on sente le vent hostile qui les cueille,
On voit glisser chaque pétale et chaque feuille.

La nuit descend, avec ses linceuls transparents;
Elle étouffe, en tombant, tous les parfums mourants,
Et les derniers sanglots dans le silence errants.

Déjà le souvenir dans nos cœurs s'exténue:
Sous le ciel impassible et dans notre âme nue,
La lente effeuillaison des rêves continue.

LES DIZAINS D'AMOUR

J'égrènerai l'amour qui nous apparia
En mots simples ainsi qu'un *Ave Maria*

I

J'aurais voulu pour toi des mots divins, des mots
Somptueux comme l'or ou comme les émaux,
Purs comme un diamant, rares comme une perle,
Des mots harmonieux comme un flot qui déferle,
Des mots légers, des mots frissonnants, des mots fous,
Des mots qui ne seraient entendus que de nous,

Des mots étincelant, au collier de mes phrases,
Plus que des corindons ou que des chrysoprases;
Mais aucun n'eût valu le frais balbutiement
Que ta lèvre à la mienne exhale longuement.

II

Tout cela, les coteaux, les bois, leur frondaison,
L'immensité des prés coulant sous l'horizon,
Les jardins frais bordés d'œillets et d'ancolies,
Les reflets balancés par les eaux amollies,
La lumière d'un ciel aux décors familiers,
Les grands soleils couchants entre les peupliers,
J'ai longuement chéri tout cela depuis l'heure
Obscure où le tourment de l'art sacré me leurre ;
Pourtant je donnerais sans peine tout cela
Pour le premier regard dont elle me troubla.

III

Vers tous les points du monde où mes pieds m'ont porté
J'ai tendu des regards anxieux de beauté.
Mais en vain je criais mon désir et ma peine,
La nature restait impassible et lointaine,
Et j'étreignais le vent dans mes bras douloureux...
Tu parus, tu m'aimas, et je pus être heureux.
Ta beauté reproduit celle de la nature;
Je retrouve à ton corps la même ligne pure;
Sa grâce vit, éparse, en tes gestes divers,
Et je possède en toi le magique univers.

IV

La moite nuit d'été submerge le jardin :
La lune lentement s'évapore, et soudain
Les arbres sur le sol ne font même plus d'ombre.
Seule, au-delà des prés, contre l'horizon sombre,
Une vague clarté, par qui le ciel blêmit,
Avec tant de douceur transparaît et frémit
Que nos yeux abusés ne peuvent reconnaître
Si c'est le soir qui meurt ou l'aube qui va naître...
— Ainsi ton souvenir lumineux et vainqueur
Quand je suis loin de toi palpite sur mon cœur.

V

Les choses, dans le soir, ont des formes étranges.
L'horizon, noir déjà sous l'or vert de ses franges,
Cache pour nous guetter des regards ennemis.
Les chemins, sous nos pas, semblent mal affermis.
L'obscurité, comme une eau morte, à ras de terre
Frissonne ; il faut marcher prudemment, et nous taire,
Et de nos bras unis protéger notre amour ;
Car, à l'heure où la nuit rôde dans l'air plus lourd,
Sous les arbres à peine émus de souffles frêles,
L'ombre est pleine de voix qui se parlent entre elles.

VI

Oh ! viens ! Loin des brouillards pluvieux de novembre,
L'illusion magique habite dans la chambre
Où nous ferons ce soir, prodiguant les clartés,
Éclore pour nous seuls des printemps enchantés.
Tire les lourds rideaux sur les vitres hostiles ;
Je fleurirai ta chair de caresses subtiles ;
Et nous serons, extasiés, jusqu'au matin,
Les maîtres tout-puissants du monde et du destin,
Malgré la nuit d'hiver, et les bises grièves,
Par notre corps voluptueux et par nos rêves.

VII

Il neige. Chaque bruit n'est plus qu'une rumeur.
Au ciel lourd la clarté suffoque et le jour meurt.
L'ombre livide et grise assiège la fenêtre;
Sens-tu comme déjà sa froideur nous pénètre?...
C'est en vain qu'enlacés près du foyer joyeux
Nous suivrons le reflet de la flamme en nos yeux,
En vain qu'en souriant nous plongerons nos tempes
Dans la lumière tiède et soyeuse des lampes:
Toute la nuit nous sentirons, pleins de langueurs,
Grelotter notre amour taciturne en nos cœurs.

VIII

Prends le livre. Les vers sont doux quand tu les lis.
Déroule sans un heurt la phrase aux lents replis ;
Prolonge mollement les rimes ; et module
Les strophes dont l'écho mieux qu'une vague ondule.
Je veux, pour apaiser l'angoisse où tu me vois,
Baigner ce soir mon rêve au ruisseau de ta voix.
Redis-moi les aveux des plus fameux poètes :
Notre amour raillera leurs ardeurs inquiètes
Puisqu'il sait des secrets qu'ils n'ont pas racontés,
Et que leur ombre est morne auprès de nos clartés.

IX

Le soir voluptueux frissonne sur la ville.
Des vapeurs, où s'endort toute clameur servile,
Ne monte jusqu'à nous qu'un immense soupir.
Allons sur la terrasse obscure nous blottir.
Restons ainsi, ma tête entre tes seins posée,
Muets, l'âme anxieuse et la chair apaisée,
Et, tandis que nos doigts craintifs se chercheront,
Frémissants de sentir, lente, sous notre front
Que les chauves-souris éventent de leurs ailes,
La nuit, la molle nuit dissoudre nos prunelles.

Nous irons, nous aussi, puisque c'est le printemps,
A travers la campagne où les prés éclatants
Sont une mer blonde et frileuse de lumière.
Dans les sentiers étroits tu courras la première,
Folle, tendant les bras à tous les papillons,
Et scandant de tes cris le refrain des grillons.
Nous aurons des bonheurs simples et populaires ;
Puis, sous la gravité des cieux crépusculaires,
Nous reviendrons l'esprit léger, les membres las,
Rieurs, et parfumés de l'odeur des lilas.

XI

Ne frémis pas: c'est moi qui me glisse en ta couche:
Courbe ton bras autour de mon cou; vers ma bouche
Tourne languissamment ta lèvre, et rendors-toi.
Le jour n'a pas encor bleui le coin du toit;
C'est l'heure où, dans la brume éparse sous la nue,
Le frisson inquiet de l'aube s'insinue,
Où des rêves plus doux, tournoyant par essaims,
Fatiguent ton sommeil et soulèvent tes seins...
Dors; je m'en vais dans l'ombre; — et demain, réveil
Tu douteras longtemps, sur un coude appuyée.

XII

Vois : l'aube, vaporeuse ainsi qu'une fumée,
Tremble à peine au-dessus de la grève embrumée.
Dors chastement dans l'ombre humide du matin.
Moi, le front moite encor d'un songe clandestin,
J'irai, par le sentier gravissant les falaises,
Sous le frémissement des pins et des mélèzes,
Aspirer le vent frais qui souffle sur la mer ;
Mais, mêlée au parfum du goémon amer,
Je sentirai, parmi les haleines marines,
L'odeur de tes cheveux flotter sous mes narines.

XIII

Oh ! viens ! L'aube a dissous les brumes sur la mer :
Le soleil déjà brille et, sur l'horizon clair,
S'ouvre comme une fleur tremblante sur sa tige.
Viens : nos fronts, où la nuit alourdit son vertige,
Semblables à la mer sur qui l'ombre a flotté
Reprendront leur candeur et leur limpidité.
Sevrés des voluptés troubles et mensongères,
Nos corps seront légers sous les brises légères,
Nous marcherons dans la lumière à petits pas,
Chère, et notre baiser ne nous troublera pas.

XIV

A l'heure où nous irons vers la petite église,
Comme un cœur défaillant, le soleil agonise ;
Frôlant l'herbe où nos pieds se creusent un chemin,
Nous irons par les champs en nous donnant la main.
La porte aux gonds rouillés grincera sous la voûte :
Nous songerons longtemps aux humbles qui, sans doute,
Vinrent, à cette dalle imprimant leurs genoux,
Par de semblables soirs s'attrister avant nous ;
Et nous écouterons leurs âmes anxieuses
Gémir avec le vent aux branches des yeuses.

XV

Ne crains rien. Je m'en vais; pourtant je serai là.
Les étoiles, le jour, ont perdu leur éclat;
Et cependant, au fond des cieux que l'azur voile,
Mystérieusement palpite chaque étoile;
Et leurs pâles rayons, dans le midi vermeil,
Avec tant de douceur aux rayons du soleil
Se mêlent, que dans l'air, dont la lourdeur oppresse,
Flotte l'apaisement discret d'une caresse,
Et que l'on sent tomber, de l'espace profond,
L'invisible lueur d'un astre sur son front.

XVI

Puisque me revoici plus seul parmi la foule
Et que le dur pavé des villes que je foule
Fait le sol plus hostile à mon pas incertain,
Je veux me répéter les mots dont, ce matin,
Tout bas, et suspendue à mon col, et dolente,
Tu conjurais l'angoisse obscure qui me hante ;
Sous l'incantation des mots mystérieux,
Bercé par ton amour, je vais, insoucieux
De celles que mon rêve au passage coudoie,
Grave et l'œil plein pourtant de lumière et de joie.

XVII

Épanouie en moi comme un buisson de roses
Au coin le plus secret de mon cœur tu reposes :
Aux regards flétrissants j'ai caché ta splendeur,
Mais tous à m'approcher respirent ton odeur.
De ta suavité mes paroles sont pleines ;
Comme on sent, par les prés, de légères haleines
S'exhaler au printemps, de fleurs qu'on ne voit pas,
Ainsi ton souffle tiède environne mes pas,
Sans qu'on puisse jamais deviner d'où s'élève
Le parfum délicat dont s'embaume mon rêve.

XVIII

Pourquoi pas? Ce serait très doux, si tu voulais:
Des prés, un ru léger où tremblent des reflets,
Un petit bois, un lac que le vent moire et frôle
En rebroussant, aux bords, l'argent feuillu d'un saule,
Un vieux mur fleuri d'ache et de rhododendrons
Autour d'un frais jardin où nous nous souviendrons,
Et, penchée au versant d'une oblique colline
D'où — que le jour surgisse ou que le jour décline —
L'immobile horizon semble un seuil entr'ouvert,
La petite maison de brique au balcon vert.

XIX

Au milieu de la paix qui nous ensevelit,
Si tu vois que mon front s'incline ou qu'il pâlit,
Ne crois pas un instant que mon amour décroisse
Mais sa félicité me devient une angoisse.
Nous sommes désormais trop heureux pour avoir
Quelque nouveau désir ou quelque jeune espoir.
Cachons-nous bien dans notre extase intérieure ;
Car, tandis que parmi le dédale de l'heure,
Il avance, masquant sa face et son dessein,
J'ai peur de l'avenir comme d'un assassin.

XX

La gloire?... Est-il bien vrai que j'ai rêvé la gloire?
Je ne sais plus. Je suis heureux. Je ne veux croire
Qu'au sourire glissé de tes lèvres, aux mots
Divins dont tu berças mes doutes et mes maux,
Au bonheur de sentir, l'une en l'autre perdues,
Nos âmes chaque jour de plus près confondues;
Car je ne conçois pas d'autre félicité
Que de laisser couler ma vie à ton côté
Et que de la vouloir plus claire et plus profonde
Afin de la verser à tes pieds comme une onde.

L'ABSENTE

A Auguste Dorchain.

I

Sans doute, elle est songeuse et grave:
Elle dit parfois: — Que fait-il?...
Dans l'ombre de son cœur subtil,
Mon aveu lentement se grave.

Elle sent un pudique émoi:
La brise, en la frôlant, l'affole;
Pour un rien, pour une parole,
Elle s'attriste comme moi.

Mon nom que sa lèvre caresse
Voltige autour de son sommeil;
Et mon souvenir qui l'oppresse
Fait, en rêve, son front vermeil.

Elle parcourt les chambres vides
Où notre ivresse s'exhala,
Cherche tel coin, les yeux avides,
Et murmure : — C'était donc là !

Sitôt qu'une mélancolie
Vers le soir la fait soupirer,
Songeant au lien qui nous lie,
Elle dit : — C'est qu'il doit pleurer,

Et puis, relit le cher poème
Dont chaque vers la révéra;
Je n'en doute point, car je l'aime....
Pourtant, qui m'en assurera ?

II

D'autres femmes sous ma fenêtre
Passent, dolentes, à l'écart;
Elles m'ont regardé peut-être,
Mais je n'ai pas vu leur regard.

Il est au-dessus de ma tête
Un ciel plus profond que ses yeux;
Quelque astre plus doux s'y reflète;
Je n'ai pas regardé les cieux.

Car je souffre un cruel martyre,
Et je suis aveugle à dessein
Pour la forme unique d'un sein
Et pour le reflet d'un sourire.

III

Ce qui me manque, si loin d'elle,
C'est son regard et c'est sa voix;
C'est le long sourire fidèle
Dont elle me suivait parfois.

Ce qui me manque, c'est la grâce
De ses gestes et de ses pas;
C'est la lumière de sa face,
L'enveloppement de ses bras.

Mais ce qui me manque et me hante
Surtout, parmi mon abandon,
C'est, dans la foule indifférente,
La douceur d'entendre son nom.

IV

Je parle d'elle au vent qui passe :
— Si tu te hâtes d'accourir
C'est, ô vagabond de l'espace,
Pour m'apporter d'elle un soupir.

Je dis au nuage qui laisse
Pendre en l'air ses mouvants décors:
— Tu voulais que j'y reconnaisse
Les lignes frêles de son corps.

A l'étoile je dis : — Ta flamme
Brûle avec un éclat soyeux ;
C'est pour rappeler à mon âme
La flamme sombre de ses yeux.

Ainsi ma folie interpelle
L'astre, le nuage et le vent ;
Car tout, hélas ! entretient d'elle
Mon cœur solitaire et fervent.

V

Au moins, là-bas, quand sur ma transe,
Je sentais ton regard penché,
Je refusais à la souffrance
Le cri qu'elle m'eût arraché.

Je forçais ma lèvre au sourire
Et, mon front caché du tien,
Nous poursuivions, sans nous rien dire,
Un mystérieux entretien.

Aujourd'hui, fermant la paupière,
J'ai beau vouloir me figurer
Que tes yeux mêlent leur lumière
Au rayon qui vient m'effleurer,

Je ne dompte point ma souffrance
Car, sourde à me tirer des pleurs,
Elle s'accroît de deux douleurs :
La solitude et le silence.

VI

J'ai jeté les filets du rêve
Dans les abîmes de la nuit,
Et je les tire sur la grève
Matinale de mon ennui.

Nulle anémone n'y tressaille,
Et nul fucus mystérieux
Sur l'arète d'aucune maille
N'égratigna son front soyeux ;

Je n'y trouve ni fleur de songe,
Ni perle au doux reflet ambré,
Car de l'onde où mon rêve plonge
Il a, malgré moi, retiré

Au lieu des lointaines merveilles
Qui me distrairaient de nos vœux,
Les coquilles de ses oreilles
Et les algues de ses cheveux.

VII

Après des mois passés loin d'elle,
J'ai peur de la revoir, je crois;
Son cœur m'est demeuré fidèle;
Mais ses yeux, ses gestes, sa voix?...

Vers des oreilles que j'ignore
Les mots de sa lèvre ont volé;
En eux retrouverai-je encore
Le même écho grave et voilé?

Ses gestes, déformant leurs lignes,
Pour d'autres ont courbé son bras ;
Ils auront devant moi des signes
Que je ne reconnaîtrai pas ;

Et dans ses yeux où le sillage
D'autres yeux glissa, je verrai
Pâle et fuyante mon image
Comme un pastel décoloré.

Car, malgré les âmes plus sûres
Que, pourtant, le doute avilit,
L'absence, par mille blessures,
Façonne les corps à l'oubli,

L'ORAGE

Nous nous prenons, comme jadis,
Le bras, et nous sortons ensemble ;
J'écoute les mots que tu dis ;
Mais dans ma gorge mon cœur tremble.

Nous demeurons, comme autrefois,
Silencieux quand le soir tombe,
Mais nous avons peur de nos voix
Comme lorsqu'on frôle une tombe.

Nous regardons encor nos yeux,
Mais nous n'y trouvons plus de charmes ;
Nous les fermons vite, anxieux,
Tant nous craignons d'y voir des larmes.

Nous gardons, d'un cœur obstiné,
Les façons câlines et mièvres
Dont nous caressions, nouveau-né,
Notre amour aux pudiques lèvres :

Mais ils sont aujourd'hui navrants
Ces gestes si doux d'habitude :
Ils ressemblent à l'attitude
Qu'on a près du lit des mourants.

Chacun de nous reste semblable
A ce qu'il paraissait hier ;
Mais un mal indéfinissable
Entre en nous, rongeur comme un ver.

Nous pouvons bien pleurer, sourire,
Rêver, dans le même décor ;
Nous nous aimons peut-être encor,
Mais nous n'osons plus nous le dire.

II

Il faudra que je me résigne
Sans que, dans les cieux attentifs,
Les étoiles me fassent signe
Qu'elles plaignent mes pleurs furtifs.

Il faudra bien que je revive,
Que je fasse d'autres aveux,
Et que ma mémoire proscrive
La nuance de ses cheveux;

Il faudra même que, peut-être,
Je passe un jour à ses côtés
Sans avoir pu la reconnaître,
Puisque nos sanglots sont comptés,

Et qu'avec les pleurs vains qui lassent,
Plus instables que nos bonheurs,
Nos douleurs, nos chères douleurs
Dans nos âmes molles s'effacent.

Eh bien! puisqu'il en est ainsi, fermez la porte;
La lumière qui joue à ces murs, qu'on l'emporte;
Tirez les noirs rideaux des fenêtres, voilez
Tous les chemins par où ses pieds s'en sont allés;
Cachez-moi les soleils, les azurs et les astres;
Laissez-moi seul ici, seul parmi mes désastres,
Seul avec l'ombre, seul dans la chambre où je l'eus:
L'insidieux été ne m'angoissera plus;
Autour de moi la nuit scelle ses blocs funèbres,
Et je raconterai ma douleur aux ténèbres.

IV

LE COLLIER

« Puisque tu méprisas mes larmes, je t'envoie,
Pour parer ton sourire et pour fleurir ta joie,
Ce magique collier de perles, dont mes pleurs
Ont figé lentement les fluides pâleurs.
Tu ne sauras jamais quel mystère à leur flamme
Mêle un rayonnement inquiet comme une âme,
Ni que l'eau dont ton œil sonde en vain l'orient
Tu la vis ruisseler sur ma joue, en riant.
Mais les perles prendront une splendeur plus douce
A peser sur ta peau tiède comme une mousse,

Et peut-être, pensive et plus grave un moment,
Tu sentiras un mol, un long frissonnement,
Chaque fois qu'à ta gorge opulente et moirée,
Nerveuse de désir et d'être désirée,
Tu lieras d'une main et d'un geste plus lents,
Avec des doigts soudain alourdis, et tremblants
De ne pouvoir saisir l'angoisse où ton cœur plie,
Ma servile douleur qui te fait plus jolie. »

V

Instants, instants sacrés où, près d'elle, qui, lasse,
Fermait ses yeux pesants qu'un cerne mauve enlace
Et de sa lèvre encor cherchait ma lèvre en feu,
J'étais fervent, jeune et vivace, comme un dieu ;

Instants, instants bénis où les flots du silence
Contre nos fronts rejoints heurtaient leur somnolence,
Et ne laissaient, dans l'ombre où nous étions perdus,
Bruire que l'écho de nos cœurs confondus;

Instants chastes du rêve auguste et des mains jointes,
Quand le désir aux flancs n'enfonce plus ses pointes,
Quand la chair se dissout dans l'aube, et que l'azur
Lave tous les regards aux bords de son lac pur;

Instants roses des longs baisers où l'on oublie;
Instants mornes de doute, instants noirs de folie,
Instants légers de foi dans les bleus avenirs;
Instants, tous les instants et tous les souvenirs

Vous reviendrez tresser votre flexible joie
A la docilité des songes incertains
Dont la lente guirlande ondule et se déploie
Des soirs voluptueux aux languides matins;

Vous reviendrez mêler vos formes apaisées
Aux brouillards inquiets qui flottent sur mes jours,
Et mes illusions que vous aurez baisées,
Contre leur sein pudique et sous leurs mains croisées
Cacheront ma douleur qu'elles bercent toujours.

VI

Cruelle, tes pieds blancs foulent toujours mon cœur;
Ta grâce en mes regards habite, souveraine;
J'ai beau crier aux cieux ma misère et ma hain
L'essaim de nos baisers chante en moi comme un chœur.

Je suis resté captif des jours qui furent nôtres ;
Mes membres sont liés par tes gestes absents;
Tu m'as si bien ravi tout entier, que je sens
Un peu de ton sourire épars dans tous les autres.

Comme un dieu foudroyé, comme un prince déchu,
Je conserve à mon front l'éclat du diadème,
Et ma lèvre caresse, en lançant l'anathème,
Ton nom qui s'y grava, de tous inaperçu.

La plaie est vive encore, et m'élance, et me blesse;
Mais de tes duretés comment me prévaloir ?
Les nœuds du souvenir enchaînent mon vouloir;
Ma force est assoupie aux bras de ta faiblesse.

Tu m'as tout dérobé, jusqu'au goût de souffrir :
Si je descends en moi, c'est toi que j'y retrouve;
Et j'implore, anxieux déjà qu'on me réprouve,
Le pardon généreux que je devrais offrir.

Sans doute j'ai parfois laissé mes violences
Sur tes songes souffler comme un vent sur des fleurs;
Au lieu d'humbles baisers j'eus des airs persifleurs,
Et des mots maladroits au lieu des longs silences.

Mais vois: je romps les traits par mon orgueil fourbis,
Veux-tu que, seul, en proie aux crocs aigus des doutes,
Mon désir affamé s'en aille par les routes
Mendier un amour grossier comme un pain bis?

Reviens: tu connaîtras jusqu'à quel point je t'aime
Puisque j'ai pour te plaire aboli ma fierté,
Puisque je m'agenouille avec simplicité
En parjurant pour toi lettre, serment, poème;

Puisque, depuis ta fuite et dans ma déraison,
Pâle, et tournant vers toi mon rêve opaque et morne,
Je suis comme l'aveugle accroupi sur sa borne
Qui de ses yeux éteints scrute encor l'horizon;

Et puisqu'enfin, prostré sur mon regret farouche,
Même si je savais que ta pitié me ment,
Je t'abandonnerais tout mon ressentiment
Pour sentir de nouveau ton cou frais sous ma bouche.

VII

Le soir glace de paix le toit de la maison.
Les lueurs, une à une, ont fui vers l'horizon ;
Les cris brefs des oiseaux sombrèrent dans les branches
Plus d'insecte grimpant sur les clôtures blanches;
Plus de geai maraudeur au fond du potager...
Le silence est immense, impalpable, et léger :
Le vent semble hésiter à glisser sur la feuille.
C'est l'heure où tout s'endort, s'incline, ou se recueille,
Où les astres au ciel pendent comme des fruits

Seule, dans la maison vide de tous ses bruits

Une guêpe égarée et rageuse circule,
Heurte à tous les carreaux son courroux minuscule,
Monte, descend, frémit, sort et rentre son dard
B de l'aile, se tord d'impuissance, et repart.
L'ombre répercutant sa rumeur monotone,
On dirait que le crépuscule entier résonne
De son large bourdonnement exaspéré.

C'est ainsi, chaque soir, qu'en mon cœur ulcéré
Vide d'illusions, d'espérance, ou de fraude,
J'écoute ma douleur plus sonore qui rôde.

VIII

Puisque je te retrouve, et que nous revoilà
Tels que jadis, avec aux yeux le même éclat,
Avec le même geste et le même sourire,
Puisque les mêmes mots tu viens de me les dire,
Et que je te réponds avec les mêmes mots,
Oublions tout : rancœurs, fièvres, frissons, sanglots,
Le doute insidieux qui fit de nous ses proies,
L'orage malfaisant qui souffla sur nos joies,
Et laissons, pour toujours, loin du tumulte humain,
Nos ombres se mêler sur le même chemin...

Pour toujours !... Mais, hélas ! nous craignons nos faiblesses :
Rien de sûr ne se fonde au sable des promesses ;
Et je cherche, plus haut que nous et nos langueurs,
L'indéfectible appui que souhaitent nos cœurs.
Beauté, c'est toi, d'abord, que, d'une âme fervente,
J'invoque, toi, souvent, qui nous es décevante,
Mais qui, seule, parmi l'ombre où nous tournoyons,
Éclaires nos regards aux feux de tes rayons.
Que ton souffle fécond qui transforme et qui crée
Dispense à notre amour l'illusion sacrée,
Et donne-lui, vainqueur des jours et du trépas,
Le visage serein qui ne s'altère pas.
Mais toi surtout, Force ou Matière, Être ineffable
Dont la grandeur présente et sombre nous accable,
Que nous sentons confusément Justice et Bien,
Mais de qui nous savons que nous ne savons rien,
Toi que du nom de Dieu l'on nomme sur la terre,
Tandis que chaque esprit scrute en vain ton mystère,
Soucieux du destin que tu tisses pour nous,
Toi surtout je t'invoque en courbant mes genoux.
Ton symbole est vivant au fond de ma mémoire :
Comme jadis, au pied du crucifix d'ivoire

Où j'allais chaque soir te vénérer enfant,
Je dépose mon cœur qui pâme et qui se fend.
Nous aimons; du néant garde notre chimère ;
Et que, lourd de douleur ou de joie éphémère,
Par l'art impérieux dans son vol arrêté,
Notre instant participe à ton éternité.

LES DIEUX NOUVEAUX

Les dieux que j'adorais laissent fuir, périssable,
L'argile de leurs pieds sur leurs socles de sable;
L'eau lente de mes pleurs tarauda leur limon,
Et mon dédain paisible a désappris leur nom.
Plus d'un soir, cependant, mes rêves faméliques
Sont revenus rôder près des viles reliques :
Je les suivais, avec des pieds d'ombre et de nuit.
Mais voici que, domptant les stryges de l'ennui,
Sûr des bonheurs virils que l'avenir recèle,
J'érige, dieux nouveaux pour une foi nouvelle,
La Volonté superbe à la lèvre d'airain,
La Douleur bienfaisante, et l'Amour souverain.

LA CUIRASSE ET LE GLAIVE

A Francis Chevassu.

LA CUIRASSE ET LE GLAIVE

Volonté, sombre et dure et pensive Déesse
Qui lèves ton doigt calme et ne souris jamais,
Amie au zèle obscur, guerrière et vengeresse
Qui combattis pour moi pendant que je dormais ;

Toi qui, te dérobant aux pièges de la trêve,
Sous mon âme aiguisais l'airain fauve et le fer
Et qui, pour m'apporter la cuirasse et le glaive,
Surgis, comme Thétis, de l'abîme entr'ouvert,

Pardonne si, parfois, j'abandonnai tes armes
Dont la rugosité blessait mon corps d'enfant :
Aujourd'hui, mon regard est lavé de ses larmes ;
Sur mon seuil, par trois coups, j'ai sonné l'olifant ;

Et je noue à mon flanc, conscient et superbe,
Ton baudrier dont l'or n'a pas teint le ferret :
Dans le champ plein d'épis je veux couper ma gerbe
Je percerai ma route au cœur de la forêt.

Tu martelas mon rêve et forgeas mon courage
Comme un ardent métal que nul assaut ne rompt!
Je ne crains ni l'envie éparse ni la rage ;
Contre ton triple acier leurs dards s'émousseront

Je marcherai, rigide et fidèle à mes pactes,
Sur la voie où mes pieds libres sont descendus,
Et je contracterai la lave de mes actes
Dans les moules précis que tu m'auras fondus.

Mon cœur à coups égaux heurtera ta cuirasse
Que décore le noir soleil de notre orgueil ;
Tu sus fixer au bronze où l'argent gris s'enlace
Sa clarté qui fascine et qui vit comme un œil.

Autour, tu ciselas l'onduleuse guirlande
Des désirs inquiets éblouis en plein vol,
Et dans l'ombre, plus bas, tu modelas la bande
Des ruses en aguet qui rampent sur le sol.

C'est ainsi, Volonté, que s'enroule à mon torse,
Ton talisman vainqueur qui doit m'imposer roi.
A ma main ton épée insinua ta force :
Épointe-la d'audace et fourbis-la de foi.

Qu'après chaque combat ton feu pur me retrempe :
Qu'il brille au fond de moi comme un autel fervent,
Comme la flamme droite et grave de la lampe
Qui monte avec lenteur sans dévier au vent ;

Que, retenant la flèche à mon front destinée
Mes ennemis soudain reculent, anxieux
De sentir, à travers ma chair illuminée,
Transparaître et frémir l'auréole obstinée
De ton rayonnement invincible pour eux.

LA CIME

A Louis Ganderax.

SUR LA ROUTE

La vallée était pleine de fleurs
Et d'oiseaux qui luisaient dans les branches ;
Des jeunes filles en robes blanches
Vers nos sourires tendaient les leurs.

La vallée était pleine de brises
Dont les bouches caressaient nos fronts ;
Les ruisseaux murmuraient sous les troncs ;
Les cerisiers berçaient leurs cerises.

La vallée était pleine d'essaims,
De lueurs, d'odeurs voluptueuses;
Les heures étiraient, langoureuses,
Leurs corps délicats sur des coussins.

Mais nous n'avons voulu ni des brises perverses,
Ni des fleurs dont l'arôme énervait notre chair;
Nous avons fui la femme et les chaudes averses
Du désir où nous noie un œil candide et clair.

Loin des parfums, des fruits, des eaux et des feuillag
Nous avons pris le sentier noir où nous heurtons
Nos orteils aux rochers, aux ronces nos visages;
Nous sommes las; nous sommes seuls; mais nous monto

Vers la virginité des froides altitudes
Nous montons en crispant l'effort de nos pieds nus;
Et, grisés par le vent rugueux des solitudes,
Nous rêvons de dieux purs, de bonheurs inconnus

Et de l'aube où, dressés sur le haut promontoire
Que submerge l'éther au déferlement bleu,
Nous te verrons poser sur nos tempes, Victoire,
Ta couronne d'éclairs et ton baiser de feu.

LE CHANT DES SOURCES

Vous qui montez par les sentiers, arrêtez-vous ;
Notre appel inquiet chante sur les cailloux.

Regardez : nous avons un autre sortilège
Que d'être à votre soif plus fraîches que la neige.

Nous coulons, à travers les glaises et les grès,
Du faîte sourcilleux où tendent vos progrès.

Dans les ravins, sous la broussaille et la ramure,
Nous sommes de l'azur fluide qui murmure.

Nous naquîmes au front léger des astres clairs,
Et, vapeurs, nous flottions, subtiles, dans les airs.

Mais, les cimes dressant leurs têtes embrasées,
Sur elles la pitié condensa nos rosées.

Nous connûmes, dès lors, le solitaire ennui
De cheminer loin de l'espace, dans la nuit.

Mais aussi nous savons la détresse et les peines
Que la terre confie aux ombres souterraines.

Dans les bassins qu'aux creux des roches nous formons,
Nous égouttons les pleurs silencieux des monts.

Vous qui marchez dans la souffrance vers la joie,
Penchez-vous sur notre onde au bord de votre voie,

Vous lirez au travers de son bouillonnement
Des secrets que le monde ignore ou qu'il dément.

Buvez : vous sentirez dans votre cœur austère
Palpiter les ferments des cieux et de la terre,

Et croître, avec l'espoir du sommet souhaité,
Toute ardeur, tout savoir, et toute pureté.

LA CIME

I

Etroite, elle hérisse entre de sombres pierres
Son plateau désertique où, chargé de glaçons,
Un vent mystérieux promène ses frissons
A travers les ronciers, les thyms et les bruyères.

Autour, on sent s'ouvrir d'invisibles paupières ;
Nulle rumeur ne sort des opaques buissons ;
Mais c'est, parmi la mort des odeurs et des sons,
L'épanouissement magique des lumières.

La vie efface en bas sa terne floraison;
Sans l'entendre, l'on voit, parfois, à l'horizon
Rebondir le sursaut lointain d'une avalanche;

Le grand ciel, au-dessus, est clair jusqu'au zénith;
Au milieu, sur sa base obscure de granit,
La Déesse, debout, scintille, toute blanche.

II

Jeune encore, elle laisse aux lignes de sa chair
Que la rigidité des étoffes désole,
Flotter languissamment, ainsi qu'une auréole,
Le remords asservi d'un souvenir trop cher.

Mais l'orgueil absolu de son rêve l'isole;
A son front veille, arqué, son vouloir âpre et fier;
Sombres et transparents comme un lac en hiver,
Ses yeux mirent l'espace en leur calme alvéole.

Une Chimère torse expire à son talon:
Indifférente à l'heure, au gel, à l'aquilon,
Vers l'infini muet, muette elle regarde...

Tandis qu'erre à sa lèvre un sourire vainqueur,
Ses deux mains sur son flanc rivent jusqu'à la garde
Le poignard dont le fer lui dévore le cœur.

A GENOUX

Douleur, il fut un temps, ô Douleur inconnue,
Où je te redoutais dans mon âme ingénue;
Mais j'accepte aujourd'hui tes bras et ton dessein.
Ne crains plus que ma voix contre toi retentisse;
Comme l'enfant lassé pleure vers sa nourrice,
De moi-même j'accours à la paix de ton sein.

Je t'abandonne tout: voici mon cœur qui saigne,
Mon esprit vaniteux pour que ta loi l'enseigne,
Ma gorge pour tes cris, mon front pour ta pâleur.
Voici pour ton baiser mes yeux; voici mes joues;
Et voici mes deux mains afin que tu les cloues
Sur ton gibet, Douleur.

Je ne te subis point comme une suzeraine.
Vois: mon regard est droit et ma lèvre est sereine.
Je ne regrette point les jours que tu m'a pris;
Si d'autres, en secret, te lancent l'anathème,
Moi, c'est comme un amant que je t'accepte et t'aime,
Et je suis souriant parce que j'ai compris.

La joie endort. Mais toi, les cœurs que tu domines
Tu les fouilles d'un pic rugueux, comme des mines;
Leurs fibres tu les tords en un chaînon sacré;
L'une à l'autre liant leurs subtiles attaches,
Tu les fais plus vaillants pour les viriles tâches...
Et le mien te bénit de l'avoir déchiré.

LA FLAMME

A Henri Chantavoine.

LA FLAMME

C'est en vain que jadis, défiante et blessée,
Contre mon cœur fervent s'acharnait ma pensée :
Ni l'art, ni le mystère où j'adressais ma foi
Ne sauront mieux, Amour, me défendre que toi.

∴

Amour, non pas l'amour aux voluptés légères
Qu'un sourire a fait naître et qui meurt d'un regard ;
Gestes en biscuit fin et poses d'étagères,
Bras des princes noués aux tailles des bergères,
Mousselines, linons, poudre, soie et brocart ;

Amour, non pas Amour qui ris et qui musardes
Et couronnes ton front des roses du chemin,
Qui vas, chanteur, et qui jamais ne te hasardes
A laisser pour la pitié tendre tes nasardes
Et pour les bois obscurs tes berceaux de jasmin ;

Ni toi, le pitoyable Amour jaloux, qui creuses
Des sillons enflammés aux chairs de tes maudits,
Qui, la nuit, dors vautré parmi les tubéreuses
Et poursuis, au réveil, les traces douloureuses
Des paradis rêvés et toujours interdits ;

Et toi, non plus, l'Amour mystique aux lèvres blêmes,
Qui croises tes doigts purs sur tes seins recouverts;
Ni toi, l'antique Eros, père des stratagèmes,
Qui laboures les cœurs comme des champs, et sèmes
Le germe du désir dans le grain des beaux vers ;

Amour, mais toi, l'Amour, mais toi, puissant et grave,
Toi calme, toi serein, doux, consolant et fort,
Toi la foi, non l'espoir, le joug et non l'entrave,
Qui rends l'homme plus fier et la femme plus brave,
Et disposes la joie au milieu de l'effort,

Amour, le grand Amour, c'est toi seul que j'invoque,
C'est dans tes chastes bras que j'appelle mes jours;
Dédaigneux du sarcasme ou du rire équivoque,
Unis en ton giron pour un secret colloque,
De ton appui fidèle ils prendront leurs secours.

*
* *

Amour transmis de race en race
A travers les corps épuisés,
Amour propagateur vorace
Des délires et des baisers;

Toi l'atavique effroi des foules,
Qui cueilles les cœurs, et les foules
Comme des raisins au pressoir ;
Ami cruel, fantôme austère
Qui, près du penseur solitaire,
Du sein décevant de la terre
Surgis sous les brumes du soir!

Ceux que tu choisis, tu les domptes
Par les coups et par les affronts ;
C'est dans l'eau brûlante des hontes
Que tu laves d'abord leurs fronts.
En vain leur rage te lacère ;
Crispant les ongles de ta serre
Tu les traînes jusqu'à ton seuil ;
De tes lèvres tu les bâillonnes,
Et, les rivant à tes colonnes,
Tu leur cisèles des couronnes
Aux fleurons hérissés d'orgueil.

De ton obsédante harmonie
Ravissant leur accablement,
Tu leur suscites l'avanie
Du monde aveugle à leur tourment.
Dans leur mépris tu les isoles;
Tes insidieuses paroles
Gonflent leur cœur comme un levain;
Quand leur fierté cède et se pâme,
Au vase tremblant de leur âme,
Brusquement tu verses ta flamme,
Ainsi qu'un breuvage divin.

Dès lors, une vague épouvante
Les suit comme des inspirés ;
Une auréole éblouissante
Émane de leurs corps sacrés.
Sourds aux bruits de l'humaine joie
Ils vont à l'écart sur la voie
Où s'appellent leurs pas sereins,

Et montrent, louant leurs défaites,
Dans leurs prunelles stupéfaites
Le reflet d'ineffables fêtes
Et de triomphes souverains.

*
* *

Car ils portent en eux, Amour, ta plénitude,
Car ils savent par toi ce que je veux savoir :
Que le bonheur n'est point l'espoir ou l'habitude,
Ni le désir, ni la vertu, ni le devoir ;

Qu'en vain la volupté répand ses étincelles
Sur l'entrechoquement des corps extasiés ;
Que dans l'argile, en vain, l'art enclôt des parcelles
De l'apparence brève où nos yeux sont liés,

Puisque seule, malgré la mort, malgré l'espace,
Ton ardeur, dissolvant la chair avec l'esprit,
Vainc la beauté qui trompe, et la gloire qui passe,
Et qu'au-dessus du temps qui change et qui meurtrit,

Si quelque chose en nous survit et recommence,
Flamme éternelle où les soleils vont s'allumer,
C'est l'audace infinie et la douceur immense
D'aimer, d'aimer encor, d'aimer toujours, d'aimer !

L'ESSOR

Pour mon frère Robert;

L'ESSOR

La terre est laide, Amour. Fuyons loin de ses fanges;
L'homme libre a ravi leur aile aux fiers archanges;
Il dompte les vents vagabonds
Et, dressé sur le bord des cimes titaniques,
Courbant sous le calcul les anciennes paniques,
Il fie au large éther la rigueur de ses bonds.

Viens: l'étrange coursier frémit sous les haleines
Des souffles asservis qui s'élèvent des plaines;
Il glisse; il monte par degrés.
Loin du sol! Loin du sol! La terre diminue;
Perçons l'espace; entrons, au-delà de la nue,
Dans la concavité des cieux inexplorés.

Sens-tu déjà ton corps qui flotte, impondérable,
Dissous dans la candeur d'un air inaltérable ?
Sens-tu fleurir ton sang épais ?
Cieux profonds ! Coupe immense où tiédit l'allégress
Azur ! Alacrité divine ! Pure ivresse !
Mer bienfaisante aux flots de lumière et de paix !

La brume qui voilait l'inconnu se dérobe ;
Derrière nous, regarde au front de notre globe
L'ombre à l'ombre se mélanger...
Plus haut ! Enfuyons-nous vers d'autres atmosphères !
Fluide harmonieux où se meuvent les sphères,
C'est dans ton cœur profond que nous voulons nager !

Là, sans marbre, sans toit, sans cric, sans statuaire,
La nature érigea l'éternel Sanctuaire
Aux piliers de flamme et de foi ;
Mieux qu'aux autels humains qu'un feu mortel embrase,
Nous offrirons, Amour, à notre propre extase
L'holocauste affranchi du temps et de la loi.

Puis, nous promènerons notre ardeur enfiévrée,
Sans effroi, dans les noirs déserts de l'empyrée
Où les comètes ont leurs nids,
Jusqu'à ce que l'aérion qui nous entraîne
S'abîme, ayant brûlé, gigantesque phalène,
Sa tournoyante audace aux foyers infinis ;

Ou peut-être, au delà des cieux et de ce monde,
Plus loin que le domaine où notre univers fonde
L'axe de ses obscurs pivots,
Pour arrêter enfin notre course éperdue,
Nous trouverons, Amour, dans une autre étendue,
Des dieux apitoyés et des soleils nouveaux.

TABLE

TABLE

Les Doutes :

Les Torpeurs :

L'AUBE INQUIÈTE

MAYENNE, IMPRIMERIE DE CHARLES COLIN